

U d/of OTTAWA



39003002353166








105 - 1 B - 374

LETTRES  
DE  
VICTOR HUGO  
AUX BERTIN

Il a été tiré cent exemplaires numérotés.

N° 27.



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

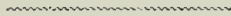




1891

LETTRES  
DE  
VICTOR HUGO  
AUX BERTIN

1827-1877



PARIS  
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>  
8, RUE GARANCIÈRE  
—  
1890



PQ  
2244  
A24  
1890

# VICTOR HUGO

## ET LES BERTIN <sup>1</sup>

---

Nous réunissons ici les lettres de Victor Hugo aux Bertin. Quand on les aura lues, on comprendra combien il eût été fâcheux de les laisser plus longtemps oubliées dans les archives de famille où elles dormaient. Elles sont un témoignage également précieux pour la mémoire de Victor Hugo et pour celle des Bertin. Elles font certainement partie nécessaire de l'histoire du *Journal des Débats*; elles font partie de

<sup>1</sup> Tiré du *Livre du Centenaire du Journal des Débats*.

l'histoire morale du siècle ; elles peignent et mesurent la valeur intime des âmes et le charme particulier des relations privées, au moment si beau et si fécond de 1830, moment qui a passé vite, mais qui a rejailli jusqu'au bout sur toutes les vies qu'il a un instant illuminées. La première des lettres dont il s'agit, et qui a été adressée à Bertin l'aîné, est du 14 janvier 1827 ; la dernière, qui est adressée à Mademoiselle Louise Bertin, est du 3 mars 1877. Victor Hugo entra pour la première fois en relation avec Bertin l'aîné, du moins en relation de lettres, à propos de la publication des *Odes et Ballades*. C'était un simple billet de remerciement pour un article que le *Journal des Débats* avait consacré à ce volume. Le remerciement semble un peu aigre-doux ; le poète remercie et se cabre. La dernière a pour objet de prier Mademoiselle Louise Bertin de lui faire l'envoi « d'un beau et charmant livre <sup>1</sup> » qu'elle vient de publier.

<sup>1</sup> *Les Nouvelles Glanes*.

Ce billet très court n'est pas non plus sans réticences ; la jeune génération du journal est bien froide pour lui ! Celui qui parle ainsi et se plaint, c'est le poète, le tribun, le prophète ; l'homme lui-même ajoute aussitôt : « Mon vieux cœur est toujours le même ; et vous savez combien j'aime votre grande âme. — V. H. » C'est l'homme qu'on trouvera et qu'on verra à nu dans la correspondance qu'on va lire, et quel homme ! Pas du tout posé sur son roc de Jersey comme sur le piédestal de sa superbe ! Pas du tout planant sur son nuage d'Élie enlevé au ciel ! Mais le plus simple des hommes, ami modeste comme il est ardent et dévoué, père de famille enfoui dans l'amour de ses enfants, bourgeois de Paris très rangé qui mène sa femme avec ponctualité à la Comédie ou à l'Opéra, qui s'enfuit le plus souvent possible vers les champs et qui les goûte profondément, parce qu'il en jouit obscurément, bien moins riche en mots, en sons, en formes et en couleurs que l'écrivain, plus riche de sensations

naturelles et d'émotions vraies. Est-ce l'auteur de la *Légende des siècles* et des *Châtiments* que nous entendons parler ? Est-ce le bon Ducis célébrant son petit bois, son ruisseau, son cabaret, ou écrivant le poème familier et immortel : *les Bonnes Femmes* ? En tout cas, c'est un Victor Hugo tout neuf, un Victor Hugo par-dessus tout aimable et aimant, dépouillé de sa pourpre et qui n'est plus sous le dais. Il perdrait trop à rester inédit.

Au moment où s'établirent des rapports familiaux entre Bertin l'aîné et Victor Hugo, de 1827 à 1832, chacun d'eux, malgré la différence des âges, se trouvait au point culminant de sa vie, autant qu'il est permis de rechercher un point culminant en deux carrières qui, du commencement à la fin, ont été si soutenues, si égales à elles-mêmes, si remplies de faits et de gestes. En 1830, Bertin l'aîné avait cinquante-quatre ans ; Victor Hugo était âgé de vingt-huit ans.

Bertin l'aîné avait fondé et dirigeait un journal qui, de 1800 à 1830, était devenu et restait

comme une des institutions de l'Europe, le seul journal qui eût causé presque autant de souci à Napoléon I<sup>er</sup> et lui eût inspiré des fureurs aussi désordonnées que les papiers anglais. Victor Hugo, à ce même moment, avait donné les *Odes*, *Cromwell* avec sa préface, *Hernani*, *Marion Delorme*; il allait publier coup sur coup les *Orientales*, les *Feuilles d'automne* et *Notre-Dame de Paris*. Chacun de ces deux hommes était de même trempe. L'un, jadis déporté à l'île d'Elbe par Napoléon I<sup>er</sup>, avait réussi à s'échapper à force de présence d'esprit et de sang-froid; l'autre, un jour, sous un nouveau Napoléon (qui n'était pas aussi petit qu'il l'a cru), devait embrasser vaillamment l'exil et s'assurer au sein de l'Océan un asile pour sa dignité d'homme et sa liberté. Tous deux étaient royalistes ou avaient passé par le royalisme, et tous deux aussi étaient des affronteurs de rois. En Bertin l'aîné, Victor Hugo admirait l'homme et le connaisseur d'hommes, celui dont il a dit, on va le voir : « De pareils hommes ne devraient

pas mourir. » En Victor Hugo, Bertin l'aîné admirait le poète, le grand artiste en rythmes et en rimes, le rénovateur du langage français, dont le bataillon sacré, formé sous les auspices du *Journal des Débats*, a toujours si bien soutenu l'honneur. Mais la différence d'âge faisait que, dans l'amitié de Bertin l'aîné et du jeune Hugo, il y avait plutôt patronage de la part de Bertin l'aîné, respect sympathique de la part de Victor Hugo. L'amitié profonde et tendre fut réellement entre Victor Hugo et la famille Bertin. Les deux fils de Bertin l'aîné, Édouard, qui se faisait déjà un nom dans les arts du dessin, Armand, voué au culte des lettres, furent pour Hugo non pas seulement des amis, mais des camarades jetés par l'influence du moment dans le même courant de vie et dans les mêmes passions. Et entre les trois enfants de Bertin l'aîné, ce fut surtout la fille, Mademoiselle Louise, qui le gagna et le fixa. Elle fut littéralement une compagne de son cœur et de son esprit. Madame Hugo et ses enfants, alors bien jeunes



et bien petits enfants, Didine, Dédé, Charlot, Toto, entrèrent très vite, avec leur mari et leur père, dans l'intimité de Mademoiselle Louise. Hugo l'appelait « la seconde mère de ses enfants ». C'est elle qui l'attirait et le retenait dans la retraite choisie que Bertin l'aîné avait su se ménager et s'arranger aux Roches, à l'entrée du tranquille et riant vallon qui va de Bièvre à Jouy. Il s'y réfugiait chaque fois qu'il pouvait pour y mener, comme il le dit, « une vie de campagne, de poésie et de musique ». Il allait y retrouver « la belle âme dans la belle vallée, la bonne fée dans l'heureuse vallée ». Il amenait avec lui sa femme et ses enfants. De la place Royale à Bièvre, le voyage n'était pas alors aussi commode qu'il l'est devenu depuis. Il y avait une voiture publique qui conduisait à Sceaux et même un peu au delà; du point où elle s'arrêtait, une correspondance conduisait à Bièvre; on ne trouvait pas toujours la correspondance, et alors, pour atteindre les Roches, il fallait se voiturer à pattes. Mais comme

Dédé était contente, quand elle retrouvait là-bas ses belles et bonnes vaches ! Comme Toto et Charlot, dans le salon, s'amusaient à regarder les voitures en cartes et les cerfs-volants, pendant que leur père s'en allait seul méditer sous les arbres et à la lumière de la lune ! Le souvenir des heures passées aux Roches, en sa pleine jeunesse et aux approches de l'âge mûr, est resté pour le poète le charme vivant et la fraîche jouissance de toute sa vie. Même des bords du Rhin et des villes de la forêt Noire, dont l'attrait romantique l'a saisi si violemment, il ne pouvait songer au paysage de Bièvre sans écrire à son amie : « Tous les sapins de la forêt Noire ne valent pas l'acacia qui est dans la cour des Roches. » Il paraît bien dans sa correspondance que les Roches n'existaient pas pour lui sans « la bonne fée » qui les animait de son activité, et qu'il ne pouvait voir « la bonne fée » bien dans son cadre que sous les ombrages des Roches. Il y préparait quelque tableau d'intérieur en beaux vers dont la famille

Bertin était le sujet ; elle lui jouait un concerto de sa composition, ou bien elle lui lisait son *Ode à Mimi*. C'est à elle que sont adressées la plupart des lettres qu'on va lire. Victor Hugo n'exige pas qu'elle se mette en frais pour lui répondre ; il ne s'y est pas mis lui-même ; il ne vise pas à ce que cette correspondance devienne un monument ; il écrit et il réclame des *lettres quelconques*. Ses enfants attendent aussi impatientement que lui les nouvelles des Roches. Ils prient leur père d'écrire à leur place, et ils grondent quand la besogne n'est pas à leur gré. Un jour, Didine, — celle qui devait devenir la femme délicieuse que la Seine a si cruellement dévorée, — un jour, Didine écrit de sa main sur une lettre qu'elle avait commandée à son père : « Papa n'a pas mis ce que je lui avais dit. » Le grand artiste était probablement resté au dessous des vives sensations de l'enfant. Pour le coup, sa lettre était trop quelconque.

Des lettres de ce genre n'en sont qu'une notation plus exacte de la nature foncière de l'homme.

Nous avons ici ce qu'on ne retrouve point ailleurs, un Victor Hugo tout simple, tout uni et à l'état élémentaire. Il a fait, on le sait, un opéra : « *La Esméralda* », dont Mademoiselle Louise composa la musique. Jamais maestro certainement n'a rencontré un *signor poeta* qui ait su se subordonner à l'œuvre commune avec autant de bonne grâce que Victor Hugo. Ses billets sur l'opéra d'*Esméralda* sont nombreux. Son rôle, dit-il, est seulement de confectionner « une grosse toile à couvrir d'arabesques ». Ses rimes seront et ne doivent être que « les très humbles servantes des notes ». Il ne regimbe et ne témoigne d'humeur contre aucun remaniement exigé par le sens musical. Il garde ses coups de boutoir, s'il en donne, pour Véron et Renduel, qui sont de « si ennuyeux hommes de négoce ». Il n'écrit rien pour le tapage. Il ne s'arrange point pour la gloire et la postérité. Il va jusqu'à dire un jour à Louise Bertin que, s'il veut être poète, c'est pour elle et trois personnes tout au plus. Le Tasse, dans la tragédie

de *Gœthe*, se sert de termes équivalents, quand il témoigne à Léonore de son dégoût pour les vains bruits de la renommée : « Celui qui ne voit pas l'univers dans ses amis n'est point digne que le monde apprenne à répéter son nom. »

Il ne m'a été donné d'entrevoir et d'entretenir Mademoiselle Louise Bertin que deux ou trois fois, et bien longtemps après ces belles années des Roches (1830-1840). Je l'ai vue comme il l'a définie dans les *Chants du crépuscule* :

Homme par la pensée et femme par le cœur.

J'ai ressenti et éprouvé de quels dons supérieurs elle était douée ; ces dons si variés et si riches se résolvaient tous et se résumaient en une qualité générale, la sérénité majestueuse qui était à la fois qualité, vertu, attitude et aspect ; tout cela formait chez elle comme le vêtement auguste et pacifique de la sagesse et de la raison. L'influence de cette nature,

Si modeste à la gloire et si douce à la haine,

a été sur Victor Hugo une influence décisive et souveraine. Elle lui a versé la paix. On n'a qu'à rapprocher des lettres que Victor Hugo a écrites à Louise Bertin, les nombreuses pièces de vers qu'il lui a dédiées de 1831 à 1855<sup>1</sup>. Il ne s'adresse pas seulement à elle pour lui retracer de loin en loin, avec l'idylle de Bièvre, des souvenirs de bonheur paisible. Il lui décrit longuement les doutes dont il est travaillé sur l'origine des choses, sur la fin de l'homme, sur l'objet de la poésie; et il demande à elle, « l'âme profonde et la sainte lyre », de le rassurer et de le raffermir. L'âme française, en 1830, était tout ensemble révo-

<sup>1</sup> *Les Feuilles d'automne*. Bièvre, 1831.

*Les Chants du crépuscule*, à Mademoiselle Louise B., 1831.

*Les Contemplations*, écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique, 1833.

*Les Chants du crépuscule*. Ce que nous avons de doute en nous, 1835.

*Les Voix intérieures*, Penser, Dudar, 1835.

*Les Rayons et les Ombres*, Sagesse, 1840.

*Les Contemplations*, *Aujourd'hui*, à Mademoiselle Louise B..., 1855.

lutionnaire, religieuse et aimante; elle s'enivrait d'amour mystique et d'amour tumultueux pour tout être et pour toute chose. Victor Hugo a été l'expression en haut relief de cet état d'âme, et il en a été une expression complète. On ne peut pas plus abstraire de sa pensée le souffle religieux que la tempête démocratique; ce souffle court même à travers les pages furieuses des *Châtiments*. Mais même dans le moment où Hugo était assis sur le trépied de 1830, la religion toute personnelle que de bonne heure il s'était faite, et où il a persisté jusqu'au dernier soupir, avait à supporter les assauts et les ravages du doute. Il ne trouvait plus alors aucune explication suffisante ni du monde, ni de la vie, ni du destin de l'homme, et dans ses incertitudes s'abîmait jusqu'à l'idée qu'il avait conçue de la mission du poète et de la poésie. Il ne savait plus s'il devait se vouer à chanter les saintes colères, ou l'amour, ou la haine, ou bien rester comme un dormeur éveillé, témoin inutile du spectacle des choses, pour lequel la

vie n'est que le plus émouvant des songes, quand elle n'est pas un épouvantable cauchemar. J'imagine que sa sereine amie de Bièvre, et son admiratrice passionnée, lui a dit quelquefois en ces moments-là : « Vous êtes le poète, ne vous souciez pas d'autre chose ; écoutez toutes les voix qui parlent en vous et redites tout ce que vous sentez, comme vous le sentez, à l'heure où vous le sentez. » On n'a qu'à lire à ce propos, dans *les Rayons et les Ombres*, la pièce qu'il a intitulée « *Sagesse* » et qui est dédiée à Louise Bertin. C'est un morceau capital pour qui voudrait essayer de construire une caractéristique à fond de Victor Hugo. De même, toute la correspondance avec Louise Bertin est remplie des saillies naturelles du cœur et donne le véritable accent d'une vie. Voyez, par exemple, la lettre datée de Saumur, 10 septembre, où il raconte comment il a appris, dans un café de village, en jetant les yeux sur un journal, l'affreuse nouvelle de la mort de Madame Vacquerie. « O mon Dieu, que



vous ai-je fait ? » Voyez aussi la lettre sur la mort de Madame Bertin l'aîné, où jaillit ce cri de foi énergique et réfléchi : « La vie est le commencement de quelque chose. »

Mais j'ai hâte de lui laisser la parole à lui seul. Et je répète qu'ici, peut-être seulement ici, on le trouvera tel qu'il était, quand il jouissait, au milieu de tous les siens, de ce souverain bien si simple, si aisé et si fugitif, qu'on appelle le bonheur, et tel aussi qu'il fut plus tard à Hauteville-House, athlète solitaire dans la plus acharnée des luttes, « songeur couvert des cicatrices de la vie ».

J.-J. WEISS.



LETTRES  
DE  
VICTOR HUGO  
AUX BERTIN

---

*A Monsieur*

*Monsieur le rédacteur du Journal des Débats<sup>1</sup>,  
rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxer-  
rois, 17.*

Paris, 14 janvier 1827.

Je prie Monsieur le rédacteur du *Journal des Débats* de recevoir mes vifs remerciements pour la place qu'il a bien voulu accorder dans ses colonnes à un examen de mes *Odes*.

<sup>1</sup> M. Bertin aîné.

Je le prie également de vouloir bien transmettre mes remerciements à son collaborateur, M. J. V. <sup>1</sup>.

Je suis très reconnaissant de l'indulgence extrême de son article; et je le serais plus encore, je l'avoue, si sa critique se fût élevée à de plus hautes considérations, et surtout s'il l'eût fait peser plus directement sur moi.

Je prie Monsieur le rédacteur d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

V. HUGO.

---

*A Monsieur Armand Bertin.*

Ce vendredi 21 mars (1830), 6 h. après-midi.

Jugez de ma contrariété, mon cher Armand, je viens de la rue Jean-Goujon pour vous voir, ainsi que votre excellent père, et je ne vous trouve pas.

<sup>1</sup> M. J.-Victor Leclerc.

Il y a cependant bien longtemps, ce me semble, que je ne vous ai vus, et j'ai mille choses à vous dire. Je n'ose m'embarquer ce soir avec ma femme (qui est *archi-grosse*), pour la rue de Seine, pensant que vous êtes à la campagne par ce beau mois de mai. Il faut donc se résigner à vous écrire.

M<sup>lle</sup> Mars est de retour pour huit jours et va me jouer trois fois <sup>1</sup>. Seriez-vous assez bon pour en prévenir l'immense public dont vous disposez par la petite note que voici dans le *journal de demain*, s'il est possible, car après-demain on sera à la campagne.

Adieu, j'ai su avec bien du plaisir que madame Bertin était rétablie de son indisposition. Mettez mes respects à ses pieds. Nous irons la voir un de ces soirs et vous voir tous, car je viens d'apprendre ici que vous n'êtes pas encore partis pour les Roches <sup>2</sup>.

A vous bien cordialement.

V<sup>or</sup> HUGO.

<sup>1</sup> *Hernani*.

<sup>2</sup> Propriété de M. Bertin aîné, à Bièvre (Seine-et-Oise).

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, Bièvre.*

Ce 5 M., 9 h. du matin (1831 ou 1832).

MADemoisELLE,

Permettez-moi d'adresser à vous ce petit billet et soyez assez bonne pour en transmettre le contenu à M. Bertin. Armand ne pouvant m'emmener, je prendrai la voiture de Sceaux qui part à trois heures, et je serai à cinq heures moins un quart au haut de la montagne jaune. Si le cabriolet s'y trouve, je le prendrai, sinon, je viendrai très gaillardement à pied.

A ce soir donc, Mademoiselle, et permettez-moi en attendant de mettre à vos pieds tous mes respects et tout mon dévouement.

V. H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
6, rue de Seine.*

Ce 4 juillet, de 1831 à 1835.

MADemoisELLE,

Je voudrais bien dire deux mots aujourd'hui dans la matinée à monsieur Bertin, sans le déranger pourtant. Vous seriez bien bonne de lui demander de me faire savoir par le retour de ma messagère quelle heure il désire que je prenne, et s'il aime mieux que je vienne le trouver chez lui ou au bureau du *Journal des Débats*. Mille pardons.

Permettez-moi de vous offrir avec l'hommage de mon respect celui de mon amitié bien dévouée.

VICTOR.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine.*

Vendredi. . . (1832).

MADemoISELLE,

Voici mon griffonnage.

Je le recommande à votre indulgence et je le mets à vos pieds avec mes hommages les plus respectueux et les plus empressés.

VICTOR H.

Il est nuit <sup>1</sup>.

La chambre de sainte Marthe.

Un lit, une fenêtre ouverte au fond.

Entrent Frolo et la Falourdel (que nous ne nommerons pas).

Frolo donne une bourse d'argent à la vieille qui le fait cacher dans un pan de tapisserie.

Du peu de paroles qu'ils échangent il

<sup>1</sup> Scénario du 3<sup>e</sup> acte de la *Esméralda*, opéra en quatre



résulte qu'un complot est ourdi entre eux pour perdre l'Égyptienne. Des hommes du guet sont apostés. Le crime qui va se commettre retombera sur elle.

Frollo seul. Court monologue de jalousie et de vengeance.

Entrent Esméralda et Phébus.

La jeune fille timide, tremblante, troublée, éperdue. Phébus triomphant, joyeux, amoureux.

actes, paroles de Victor Hugo, musique de M<sup>lle</sup> Louise Bertin, représenté à l'Opéra le 16 novembre 1836, avec la distribution suivante :

La Esméralda.	M <sup>lle</sup> FALCON.
Phœbus de Chateaupers.	MM. AD. NOURRIT.
Claude Frollo.	LEVASSEUR.
Quasimodo.	MASSOL.
Fleur de lis.	MM <sup>mes</sup> JAWURECK.
M <sup>me</sup> Aloïs Gondelaurier.	MORI GOSSELIN.
Diane.	LOROTTE.
Bérengère.	LAURENT.
V <sup>te</sup> de Gif.	MM. ALEXIS DUPONT.
M. de Cheuvreuse.	FRÉD. PRÉVOST.
M. de Morlaix.	SERDA.
Clopin Trouillesou.	WARTEL.

M<sup>lle</sup> TAGLIONI dansait dans le ballet.

Ils sont assis tous deux sur la même banquette.

Phébus demande un baiser.

Elle refuse, et le laisse prendre.

Au moment où elle se laisse aller dans les bras de Phébus, Frollo sort de sa cachette, fond sur le capitaine et le poignarde. Grand cri. Phébus tombe mort, Esméralda évanouie.

Frollo saute par la fenêtre.

Tumulte, rumeur en dehors, flambeaux.

On enfonce la porte.

Entre le guet. Entre la foule.

Cris confus, qui accusent Esméralda d'avoir assassiné le capitaine. Cette accusation la ranime. Elle se jette sur le corps de Phébus en protestant de son innocence et de sa douleur. La Falourdel et les soldats redoublent d'invectives ; on l'entraîne malgré sa résistance.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près Bièvre.*

Paris, 27 mai 1832.

Voici, Mademoiselle, une nouvelle lettre de Poupée<sup>1</sup>. Puisque vous le permettez, j'y joins quelques mots.

J'espère que tout le monde aux Roches se porte bien. Nous sommes partis l'autre jour avec le regret de n'avoir pu serrer la main à M. Bertin, mais il n'était encore levé au moment de notre départ.

Boulanger<sup>2</sup> est dans le ravissement des Roches, tout ce qu'il a vu et *tout ce qu'il a entendu* l'a charmé. Il a bien raison. Il faudrait vivre dans votre vallée. Votre verte vallée couvre Paris de poussière et de cendre. Paris est hideux quand on y revient des Roches. Paris est horrible avec ses barrières

<sup>1</sup> Léopoldine Hugo.

<sup>2</sup> Louis Boulanger, peintre.

de plâtre, ses charrettes de foin, ses boulevards poudreux et ses ormeaux gris. C'est une triste chose, je vous assure, que de marcher devant soi quand on a le dos tourné vers les Roches et le visage vers Paris.

Je me tire de l'ennui de cette prosaïque ville comme je peux, par le travail. Vous travaillez aussi, vous, là-bas, dans vos arbres et dans vos gazons. Ce que nous faisons tous deux se ressent des milieux où nous sommes. Vous répandez votre âme sur votre piano. Moi, je barbouille mon esprit avec mon encrier. Vous faites de la poésie, moi, de la prose. Vous êtes aux Roches, moi à Paris.

Adieu, Mademoiselle.

Dites à vos excellents parents que nous sommes à eux du fond du cœur, et permettez-moi de mettre à vos pieds une amitié bien respectueuse et bien dévouée.

VICTOR H.

---

*A Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin l'aîné, aux Roches, près Bièvre.  
(Recommandée à Madame Languedoc.)*

Lundi, 22 octobre (1832).

MADemoiselle,

Est-ce que vous me permettrez d'ajouter un troisième griffonnage aux deux griffonnages que je vous envoie ? Didine <sup>1</sup> et Charlot <sup>2</sup> ont gribouillé à l'envi, comme vous allez voir, et je vous demande grâce pour eux comme pour moi.

Nous avons reçu ce matin votre bonne et charmante lettre. Didine m'a prié de la lire à haute voix, ce que j'ai fait à la satisfaction générale de ma populace de marmots. Ma femme a été attendrie jusqu'aux larmes de tout ce que vous écrivez de tendre et de gracieux à ces

<sup>1</sup> Léopoldine Hugo.

<sup>2</sup> Charles Hugo.

pauvres enfants. Je vous assure que toutes nos journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne. Nous nous rappelons à chaque heure du jour quelque douce chose à laquelle elle était employée près de vous. Ligier me disait hier à la répétition <sup>1</sup> que je reconstruisais le théâtre français, j'aimerais bien mieux bâtir avec vous un théâtre de cartes <sup>2</sup>.

Le temps est beau, et je pense avec joie que l'admirable jardin des Roches n'est pas fermé par les pluies d'automne aux promenades de M. Bertin. Dites-lui bien, ainsi qu'à Madame

<sup>1</sup> Répétitions du *Roi s'amuse*.

<sup>2</sup> Victor Hugo et mademoiselle Louise Bertin se plaisaient à faire toutes sortes de constructions en cartes. Nous lisons, à ce propos, dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : « Pendant que le drame (*Le Roi s'amuse*) allait comme « il pouvait, l'auteur employait la fin de l'été (aux Roches) « à jouer avec ses enfants sous les arbres, et à faire, en collaboration avec mademoiselle Louise Bertin, des cocottes, « des bateaux, des carrosses merveilleux qu'il dorait et que « ne dédaignaient pas de peindre des peintres célèbres qui « venaient voir M. Édouard Bertin. »

Bertin, à quel point je vous suis dévoué à tous. Vous ne me parlez pas d'Édouard qui travaille, j'espère, comme un diable, et qui est bien heureux de n'avoir pas besoin de faire jouer ses paysages. Serrez-lui la main pour moi, je vous prie.

Ma femme me charge expressément de vous prier de ne pas trop travailler et de penser beaucoup à nous.

Il est inutile que je vous reparle de mon profond et respectueux attachement.

Je ferai chercher votre couteau, mais Didine se prétend sûre de ne pas l'avoir emporté. Je pense que vous le retrouverez dans quelque double fond de la boîte à couleurs.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Paris, 30 octobre 1832.

Malgré votre défense, Mademoiselle, je vous écris encore : il faut que vous me permettiez de vous envelopper de quelques mots le style et l'orthographe de mes marmots. Je ne sais pas où diable Antoni<sup>1</sup> irait chercher le naïf dans l'art, si ces lettres-là ne le ravissaient pas. Quant à moi, elles m'enchantent, je vous le déclare; je leur laisse la bride sur le cou, et les deux petits lutins vous écrivent tout ce qui leur passe par la tête. Je vous demande pardon pour eux.

Je vous demande aussi pardon pour moi qui ai pris la liberté de vous envoyer de mon style imprimé ces jours passés. C'est votre libretto sur papier de Chine et en trois volumes que je me suis hasardé à mettre à vos pieds. Il

<sup>1</sup> Antoni Deschamps.



y a par-ci par-là quelques pages nouvelles pour lesquelles je vous demande votre indulgence, si vous les lisez, par aventure.

Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement<sup>1</sup>, fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis bien forcé d'aller, et le portrait<sup>2</sup> qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pu encore aller voir ! Voilà bien des *voir* dans la même phrase, mais que voulez-vous, c'est du style

<sup>1</sup> Victor Hugo venait de quitter la rue Jean-Goujon pour s'installer place Royale.

<sup>2</sup> Portrait de M. Bertin l'ainé.

de garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui.

Jugez si je regrette les Roches, et les douces journées, et les douces soirées et les châteaux de cartes, et *Jamais dans ces beaux lieux*<sup>1</sup>, et *Phébus, l'heure t'appelle*<sup>2</sup>.

On me joue du 12 au 15 novembre<sup>3</sup>.

Adieu, Mademoiselle. Il y a une famille qui est heureuse et qui est bonne, et que je porte dans mon cœur, c'est la vôtre. Je donnerais le reste du monde pour les Roches, et le reste des hommes pour votre famille.

Adieu encore, c'est-à-dire à bientôt. Quand reviendrez-vous ?

Votre respectueux et dévoué collaborateur.

VICTOR.

<sup>1</sup> Chœur d'*Armide*, de Glück.

<sup>2</sup> Air d'*Esméralda*.

<sup>3</sup> *Le Roi s'amuse*.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près et par Bièvre.*

2 novembre 1832.

MADemoisELLE,

Je veux faire comme la pauvre Poupée, et je vous écris ces lignes malgré mes mauvais yeux, auxquels je crois bien qu'il faut que je renonce décidément.

Nous voici à peu près emménagés.

C'est votre tour maintenant.

J'espère que vous ne tarderez pas.

J'ai beau, et par égoïsme je devrais faire des vœux tout contraires, j'ai beau souhaiter à M. Bertin le plus beau temps possible pour les derniers jours de l'automne. L'automne s'obstine à devenir hideux. Paris est un cloaque de boue et d'eau. Je suis sûr que les Roches sont encore mille fois plus praticables. Pardon, *praticable* est un mot de coulisse et

de machiniste qu'il faut que vous me passiez en ce moment où les oreilles me tintent nuit et jour de théâtre et de comédiens.

Adieu, Mademoiselle, vous avez fait je suis sûr de belles choses aux Roches en mon absence. Moi je crois que mes meilleurs ouvrages seront toujours ceux que j'aurai faits avec vous; le petit théâtre, les voitures de cartes et notre opéra.

Rappelez-moi au souvenir de tous les habitants des Roches et dites-leur combien nous pensons à eux.

Je vous suis bien profondément et bien respectueusement dévoué.

VICTOR.

Boullanger n'est pas encore de retour.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
chez M. Bertin aîné, 8, rue de Seine.*

27 novembre 1832.

MADemoiselle,

Quelles que soient les malheureuses divisions politiques et littéraires qui se sont élevées et où j'ai la consolation de ne pas avoir eu un tort de mon côté, j'espère que vous n'avez pas douté de moi un seul instant. Vous me savez dévoué du fond du cœur, à vous Mademoiselle, à votre excellent père (que j'aime comme s'il était le mien, et qui est, je suis sûr, plus affligé que moi de l'événement inouï qui me frappe <sup>1</sup>), à tout ce qui vous est cher. Cet événement-là même aura eu cela d'heureux à mes yeux, de bien vous faire voir

<sup>1</sup> Interdiction du *Roi s'amuse*, après la première représentation.

qu'il n'y a jamais eu que des raisons d'attachement personnel et désintéressé dans les relations que j'ai été si heureux et si fier de nouer avec vous, avec vous dont j'admire la belle âme et le profond talent. Dites bien, je vous supplie, à vos bons parents qu'ils ne s'inquiètent de rien avec moi, qu'ils ne se croient pas obligés de gêner les polémiques littéraires ou politiques qu'ils pourraient juger nécessaires contre moi dans la nouvelle position où mes ennemis de toute nature et de tout rang m'ont placé, que je serai toujours, quoi qu'il arrive, empressé et obéissant à vos moindres volontés, et que je ne renoncerai jamais à l'œuvre que nous faisons en commun, à moins que ce ne soit vous qui, dans votre propre intérêt, croyiez devoir répudier une collaboration qui expose à tant d'orages.

Vous me connaissez, vous, Mademoiselle Louise, et je suis sûr que vous vous êtes déjà dit tout cela à vous-même; je suis sûr que vous comptez fermement sur moi.

Répondez donc de moi, je vous prie. J'irai vous voir. Je vous demanderai vos ordres comme par le passé.

Je mettrai tout mon loisir à vos pieds. Je vous demanderai aussi de me plaindre un peu, moi homme tranquille et sérieux, d'être ainsi violemment arraché à toutes mes habitudes et d'avoir à soutenir maintenant un combat politique en même temps que le combat littéraire.

Où sont nos beaux jours des Roches ?

Je mets tous mes respects et tout mon dévouement à vos pieds.

VICTOR HUGO.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce mercredi (1832).

MADemoisELLE,

Votre lettre me touche profondément. Dans quelques jours vous allez me lire, me juger, et m'absoudre. D'ici là j'irai vous voir, j'irai serrer les bonnes et cordiales mains de votre père et de vos frères, j'irai vous dire à quel point ma respectueuse amitié vous est à jamais dévouée.

VICTOR.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

6 mars (de 1833 à 1836).

Voici, Mademoiselle, cet absurde gribouillis.



Je serais surtout tenté de remercier madame V... des deux charmantes heures que j'ai passées aujourd'hui auprès de vous. Je mets ma vieille et tendre amitié à vos pieds.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près Bièvre.*

Paris, 4 juin 1833.

Encore nous, Mademoiselle. Vos leçons d'orthographe fructifient, comme vous verrez par la lettre rose de Poupée. Elle vous apprend qu'elle n'est plus qu'*henrhumée*. Vous lui avez écrit, vous, une lettre charmante et bien bonne, je suis bien touché de ce que vous lui dites de gracieux pour moi, je l'ai chargée de vous l'écrire. Vous verrez qu'elle s'acquitte de la commission.

Je vous adresse, moi, la plus aride et la plus ennuyeuse lettre du monde. Je m'arrache à la délicieuse lecture de *Francis Godwin* et du *sieur de Rocolles* pour vous écrire, les pages de ces deux illustres bouquins me servent de pupitre, et leur poussière sèche tout ce que je vous écris.

Pardonnez-moi, plaignez-moi et priez pour moi.

D'ailleurs, rien de nouveau ici. La Seine et les tragédies coulent toujours.

Adieu, Mademoiselle, dites à Édouard, dites à votre père, dites à madame Bertin, et dites-vous surtout à vous-même que tous tant que nous sommes ici, nous vous aimons de tout notre cœur.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

Renduel <sup>1</sup> s'est chargé de vous faire parvenir votre exemplaire de *Han d'Islande*.

Informez-moi, je vous prie, de tout retard et de toute négligence de sa part.

<sup>1</sup> Éditeur.

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près Bièvre.*

14 juillet 1833.

MADemoiselle,

Voici une lettre de Poupée qui a bien plutôt l'air de la lettre d'un chat que de la lettre d'une poupée. Vous l'excuserez quand vous saurez qu'elle l'a écrite de son lit, où elle est depuis quelques jours pour une fièvre de croissance. C'est cette petite maladie qui nous a empêchés, Poupée et moi, de vous donner plus tôt des nouvelles de la place Royale.

Je mets sous le même pli les quelques vers que vous m'avez demandés. J'espère qu'ils ne vous ont pas fait faute.

Je suis d'ailleurs toujours jusqu'au cou dans le travail, éperonné des deux côtés par Renduel et Harel<sup>1</sup>, qui sont bien les deux plus ennuyeux

<sup>1</sup> Directeur de la Porte-Saint-Martin.

hommes de négoce qu'il y ait. J'ai déclaré à Harel qu'il n'aurait pas ma pièce <sup>1</sup> avant le 1<sup>er</sup> septembre, et malgré ses lamentations, incantations et gémissements, j'en suis resté là. Que saint Georges et saint Martin lui soient en aide.

C'est aujourd'hui dimanche, et belle et joyeuse journée aux Roches. Vous ne sauriez croire combien votre vie de campagne, de poésie et de musique paraît charmante et désirable à nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire et d'un impresario, et non dans la nôtre.

Vos arbres sont bien beaux, je vous jure, votre vallée est bien admirable, votre piano est bien poétique et bien harmonieux. Vous êtes encore à la partie charmante de l'œuvre que nous accomplissons ensemble <sup>2</sup>. Mais quand vous en serez au théâtre et à la coulisse, vous

<sup>1</sup> *Marie Tudor*.

<sup>2</sup> *La Esmeralda*.

me direz ce que vous pensez de ma vie actuelle comparée à votre vie actuelle. Quand vous en serez à Véron, vous me direz ce que vous pensez de Harel.

Adieu, Mademoiselle, j'espère que cette lettre vous parviendra. Est-ce que Édouard reste aux Roches à poste fixe ? Nous ne l'avons pas vu, et nous l'espérions à dîner tous les jours de cette semaine. Dites-le-lui bien, je vous prie. Vous savez combien je suis tout dévoué de cœur aux excellents habitants des Roches. Je mets mes respects et mon amitié à vos pieds.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près Bièvre.*

Ce 16 août 1833.

MA CHÈRE LOUISE,

Il y a quelque chose dans ta lettre que je n'ai pas compris c'est que tu dis que je t'ai écrit quelque chose qui t'a fait de la peine moi je ne sais pas quoi.

Ma maîtresse est morte cette nuit à trois heures elle était bien malade auparavant moi je ne le savais pas et j'ai été à l'école et cela a fait qu'on m'a dit de ne pas entrer à cause que ma maîtresse était morte ça m'a fait beaucoup de peine. Nous irons toutes demain à l'enterrement. Dédé<sup>1</sup> est toujours bien gentille mais elle est bien criarde.

J'ai hier été voir la maison de Saint-Denis et elle est bien jolie et bien grande et il y a un

<sup>1</sup> Adèle Hugo.

tas de petites poupées qui dinent ma tante Julie est bien gentille et je l'aime bien il y a de grandes chaudières où l'on pourrait faire cuire des petites Dédés.

Adieu ma chère Louise je t'aime de tout mon cœur.

Léopoldine HUGO.

Poupée m'en veut beaucoup, Mademoiselle, nous sommes au 20, et sa lettre n'est pas partie. C'est moi qui l'ai retardée, ou pour mieux dire, un maudit air à finir. Mais Poupée me gronde, et je fais partir la lettre.

L'air sera fini quand il pourra. Je n'aurais pourtant pas voulu vous écrire sans vous envoyer ce que vous me demandez.

Vous êtes bien bonne, vous me pardonnerez, mais moi, je ne me pardonne pas. Ce sera pour le prochain courrier, soyez-en sûre.

J'ai bien compris, moi, ce que Poupée ne comprend pas. Saint-Denis vous fait à peu

près le même effet qu'à moi. Mais c'est une volonté de ma femme, elle a eu, ma pauvre femme, terriblement de maternité depuis dix ans, elle demande à se reposer un peu, je suis faible et je plierai probablement. Après tout, il y a des raisons contre, mais il y a aussi des raisons pour.

Je compte bien sur votre indulgence, Mademoiselle, pour cette lettre sale, retardée, griffonnée, et déchirée par le bas comme une vieille robe d'hiver décrottée trop souvent.

Je mets à vos pieds bien des respects et bien des amitiés.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin l'aîné, aux Roches, près Bièvre.  
(Recommandée à madame Languedoc.)*

Ce 16 septembre 1833.

MADemoisELLE,

Poupée, quoique allant beaucoup mieux, est



encore hors d'état de vous écrire. Un mal d'yeux s'est ajouté à la pleurésie, et il se trouve en ce moment, que le moins borgne des deux, c'est moi. Je vous envoie ci-inclus le finale avec vos instructions pour que vous puissiez juger de ma fidélité.

Vous avez écrit à Poupée une bien bonne et bien charmante lettre, à laquelle je suis bien heureux de répondre par ce méchant billet. Je vous jure que nous devenons tout à fait stupides à Paris.

Aussi nous tarde-t-il beaucoup que Didine nous permette l'air des Roches, j'en prendrai le plus que je pourrai, et soyez sûre que je maudirai souvent les répétitions <sup>1</sup>.

Je mets à vos pieds ma poésie qui est méchante et mon dévouement qui vaut mieux.

ESMÉRALDA.

Je t'abhorre!  
Va-t'en ! —

<sup>1</sup> *Marie Tudor.*

CLAUDE.

Alors meurs donc! J'irai te retrouver.

(*Il se tourne vers la foule.*)

Peuple, au bras séculier nous livrons cette femme,  
A ce suprême instant, puisse sur sa pauvre âme  
Passer le souffle du Seigneur !

Il se retire avec la procession. Au moment où les bourreaux vont saisir Esméralda, Quasimodo se jette au milieu d'eux, la saisit et la porte sur l'église, et l'élève dans ses bras en criant : *Asile! asile! asile!*

LE PEUPLE.

Asile ! asile ! asile !  
Pauvre enfant, sois tranquille.  
Noël, gens de la ville !  
Noël, au bon sonneur !  
Que le ciel le bénisse  
Lui dont l'heureux caprice  
Change un jour de supplice  
En un jour de bonheur !

*Avant ceci 16 vers de 4 syllabes, une rime féminine  
et une rime masculine.*

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine-F.-S.-G.*

Ce 22 novembre 1833.

MADemoisELLE,

Comme je vous l'avais dit, mon premier moment de liberté d'esprit a été pour vous. Voici vos prescriptions remplies. Vous verrez que j'ai été d'une exactitude janséniste. Ne jugez pas ces bouts-rimés trop sévèrement.

J'ai écrit ces vers entre Harel et Renduel, deux tristes asiles pour un Pégase quelconque. Renduel s'est chargé de vous faire parvenir l'exemplaire de *Marie*<sup>1</sup>. L'avez-vous reçu ? Il va sans dire que Armand a le sien n'est-ce pas ? Vous seriez bien bonne de me faire savoir si MM. Janin et Béquet ont chacun le leur. Je les ai bien recommandés à Renduel.

<sup>1</sup> *Marie Tudor.*

Je vous écris sur mon genou, sur un affreux chiffon de papier, de ma chambre où je n'ai ni table, ni encre, ni plumes, heureux que je suis d'y oublier la nuit que je passe le jour à écrire.

Je vous adresse cette lettre à Paris, pensant que vous n'êtes peut-être plus aux Roches. Ma pauvre Didine est un peu moins laide depuis quelques jours. Je vous l'amènerai un de ces après-midi, ainsi que ma femme qui vous aime bien.

Si Didine savait que je vous écris sans elle, elle ferait un beau train. Dédé continue d'être très occupée des vaches et des paons des Roches. Les vaches surtout ont laissé une trace lumineuse dans son esprit. Je vous assure qu'elle parle très bien et qu'elle écrit mieux que moi.

A bientôt, Mademoiselle. J'espère que toutes les santés qui vous sont chères, et à moi aussi, vont bien, et je mets à vos pieds bien humblement mes méchants vers et ma bonne amitié.

VICTOR H.

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine. F. S.-G.*

5 décembre 1833.

Voici, Mademoiselle, la chanson de Quasimodo<sup>1</sup>. Je l'ai faite la plus gaie que j'ai pu ; mais il me semble impossible qu'elle soit tout à fait folâtre.

Vous en jugerez. Votre sens musical doit être, après tout, souverain, et mes rimes sont les très humbles servantes de vos notes.

Vous verrez que j'ai d'ailleurs rigoureusement rempli vos prescriptions. C'est toujours un grand bonheur pour moi de fournir un thème à votre pensée, une charpente à votre

<sup>1</sup> *La Esmeralda*, acte IV, scène II.

Mon Dieu j'aime  
Hors moi-même,  
Tout ici,  
L'air qui passe,  
Et qui chasse  
Mon souci, etc.

architecture, un canevas à votre broderie. Voici de la grosse toile, couvrez-la d'arabesques d'or. C'est votre affaire.

Moi, je suis plus jamais votre affectueux et dévoué ami,

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine. F. S.-G.*

23 janvier 1834.

MADemoisELLE,

Voici le duo, et vos indications littéralement suivies, une exceptée sur laquelle vous lirez en marge ma petite et timide objection. Décidez.

J'ai quelque chose à vous demander pour le scénario. J'irai vous en parler le premier soir que j'aurai tout à moi. Ce sera bientôt.

Tous mes respects à vos pieds.

VICTOR H.

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine.*

Février 1834.

Tu t'abuses peut-être.  
Apprends en ce moment  
Que cet homme est ton maître  
Et n'est pas ton amant !  
L'aventure est nouvelle !  
Amis ! qu'en dites-vous ?  
Quel triomphe pour elle !  
Et quel affront pour nous !  
Que voulez-vous qu'on fasse  
Et que dire s'il faut  
Qu'une fille si basse  
Ait le regard si haut !

Ou bien encore :

Que sur l'heure on la chasse !  
A la porte ! Il le faut !  
Une fille si basse  
Élever l'œil si haut !

Vous voyez, Mademoiselle, que vous avez le  
choix entre de bien mauvais vers, mais vous les  
voulez ainsi. C'est votre faute.

Poupée me charge de vous dire qu'elle vous

aime bien et que Toto<sup>1</sup> et puis Charlot et puis Dédé continuent d'être les plus utiles qu'ils peuvent au progrès de l'humanité.

Moi je me mets à vos pieds.

V.

Papa n'a pas mis comme je lui avais dit. Je lui avais dit que Toto, Charlot et Dédé étaient bien gentils.

Ton amie,

LÉOPOLDINE HUGO.

Écris-moi le plus tôt possible.

---

*A Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine S.-G.*

12 février 1834.

Tremble ! l'échafaud te réclame !  
Un amour de damné m'enflamme.  
Un noir projet couve en mon âme.  
L'enfer dans l'ombre m'applaudit.

<sup>1</sup> François-Victor Hugo.



Il faudra, Mademoiselle, que vous soyez assez bonne pour modifier ainsi le dernier vers d'Esméralda : *Va-t'en démon ! Va-t'en maudit !* afin qu'il puisse rimer avec *m'applaudit*.

Va je t'abhorre		Oh ! je t'adore
.....		.....
Etc.		Etc.

O nuit d'alarmes !  
Nuit de remords !  
Pour moi les larmes !  
Pour toi la mort !

Dans les fers même		Dis-moi : Je t'aime !
Je t'ai bravé !		Pour te sauver !
Sois anathème !		L'aube suprême
Sois réprouvé !		Va se lever !

J'irai causer avec vous un de ces soirs de ce que vous désirez pour le finale, et vous porter (demain ou après) le *scénario*. Je n'ai plus que le cinquième acte à rédiger. Mais je crains bien d'être obligé de laisser en blanc la scène culmi-

Permettez-moi de vous répéter que je vous suis plus acquis et plus dévoué que jamais.

VICTOR.

Acte  
5 ?

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce dimanche 19 (1832 à 1834).

MADemoisELLE,

Votre charmant petit billet à Poupée m'arrive au moment où je termine le récitatif dont nous sommes convenus (sauf meilleure disposition) en tête du duo.

Je me hâte de vous l'envoyer.

Je l'ai fait le plus serré et le plus concis que j'ai pu ; j'ai tâché qu'il entamât la scène vivement. Vous le jugerez, et je referai tout ce que vous voudrez.

J'irai vous porter quelques autres brimborions de vers et demander à dîner à votre excellent père un de ces jours. Je m'occupe du scénario. Le dernier tableau m'embarrasse.

Je mets mon embarras et ma stupidité sous la protection de votre indulgence.

V. H.

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine S.-G.*

17 février 1834.

Voici, Mademoiselle, la variante pour Quasimodo :

Je la devine,  
Je l'entrevois  
Fille divine,  
Viens sans effroi!

Je vous accable de vers et de prose et de ports de lettres. *Notre-Dame de Paris* vous assomme et vous ruine. Mais le jour de la première représentation tout sera compensé, effacé, racheté. Vous serez au septième ciel et moi dans le troisième dessous.

Je me mets humblement à vos pieds comme il convient à la rime devant la note.

V.

*Mademoiselle Louise Bertin,  
chez M. Bertin l'aîné,  
aux Roches, près Bièrre.*

Paris, 1<sup>er</sup> mai 1834.

Permettez-moi, Mademoiselle, de répondre pour nos chers petits à vos trois lettres. Il me semble que c'est bien mon tour. Vous ne vous faites pas une idée de la joie de la nichée en recevant cette manne. Toto ne savait comment s'y prendre pour décacheter sa lettre. Il a eu un beau moment.

Vous n'avez pas vous, qui êtes tout heureuse là-bas, seulement un beau moment, vous avez une belle vue. Vous avez le printemps, les lilas, les faux ébéniers, la campagne en fleurs ; nous, nous avons Paris pourri.

J'étudie beaucoup, mais je n'appelle pas cela travailler. Travailler, c'est produire.

Je compte sur la sève annuelle de l'été.

Vous, vous pouvez dire que vous travaillez. Vous réalisez chaque jour quelque'une de vos pensées. Vous avez le don du travail perpétuel. Moi, triste horloge qui peut-être ne marquera bientôt plus l'heure, je vous envie souvent.

Avez-vous des nouvelles de tout le tripotage Véron<sup>1</sup>, Læwe Weimar et C<sup>ie</sup>? Qu'est-ce que cela devient, en savez-vous quelque chose?

Je compte aller vous voir un de ces dimanches avec Édouard, et me réchauffer un peu à l'excellente hospitalité des Roches.

Toujours à vos pieds.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

1834.

Je vais un peu mieux, Mademoiselle, et vous êtes aussi bonne que j'ai été souffrant.

J'ai les plus mauvaises entrailles et les plus

<sup>1</sup> Directeur de l'Opéra.

mauvais yeux qui aient jamais été donnés par les dieux à un mortel. Je mets toute ma reconnaissance et tous mes respects à vos pieds.

VICTOR H.

J'espère pouvoir sortir un peu aujourd'hui. Dès que mes jambes le permettront, j'irai rue de Seine.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
chez M. Bertin l'aîné,  
aux Roches, près Bièvre.*

Paris, 2 septembre (de 1834 ou 1835).

J'arrive, Mademoiselle, d'une assez longue course, pendant laquelle j'ai écrit à Toto une petite lettre qui, j'espère, lui sera parvenue en ce moment. Permettez-moi de faire maintenant ce que je le priais de faire pour moi dans cette lettre, c'est-à-dire, de vous remercier de vos

bontés si douces et si infinies et si maternelles pour lui. C'est mon petit ange que je vous ai confié. Il est digne, je crois, d'habiter votre ciel.

J'ai bien souvent pensé à vous dans tout mon voyage, et chaque fois qu'il me prenait un accès de colère devant quelque chose de stupide ou de barbare, le souvenir de la sérénité avec laquelle vous prenez toute la vie me calmait.

Il y a en vous, Mademoiselle, quelque chose de grave et de doux qui nous donne l'exemple à tous. Vous avez la pensée aussi haute que pas un et le cœur bien meilleur que nous.

Souvent aussi j'ai pensé à mon Toto avec tristesse parce qu'il était loin de moi et avec joie parce qu'il était près de vous.

Nous ne tarderons pas à venir le rejoindre aux Roches, si vous voulez toujours de nous. J'étais tenté aujourd'hui de prendre un acompte et d'aller porter de belles images à Toto avec tous mes hommages et tous mes remerciements pour vous.

Faites-en part, je vous prie, à votre excellente mère et dites à M. Bertin que je ne suis dévoué à personne plus qu'à lui si ce n'est à vous — *et à Notre Dame*<sup>1</sup>.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine. F. S.-G.*

Ce dimanche 14 décembre 1834.

Brodez, Mademoiselle, voici du canevas. Pauvre poésie, riche musique, il paraît que cela va toujours bien ensemble depuis Quinault et Gluck jusqu'à vous et moi.

Je baise vos mains qui vont transfigurer mon calicot à treize sous l'aune en pourpre de Milet.

V.

<sup>1</sup> *La Esmeralda.*



*Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce samedi (de 1832 à 1835).

Vous nous comblez, Mademoiselle. Vous faites descendre une manne de bijoux et de bonbons sur nos marmots qui vont danser de joie en rentrant de l'école. Je vais m'occuper, moi, de vos vers.

Soyez assez bonne pour remercier en mon nom votre excellent père.

Tous mes respects et tous mes dévouements sont à vous.

VICTOR.

Ci-joint la boîte.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine.*

26 janvier 1835.

MADemoisELLE,

Voici ci-inclus un gribouillage ou scribouillage pour lequel je vous demande grâce. C'est le finale jusqu'à l'entrée d'Esméralda.

J'ai suivi scrupuleusement toutes vos observations. Il va sans dire que je referai tout ce que vous trouverez trop mauvais. Permettez-moi de vous offrir en même temps la tête de notre Charlot. Il nous paraît fort ressemblant, à sa mère et à moi. Nous serons heureux si vous recevez avec quelque plaisir le portrait de ce bon gros joufflu qui vous aime tant.

Votre respectueux et bien profondément dévoué collaborateur.

V<sup>or</sup> H.

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine. F. S.-G.*

31 janvier 1835.

Voici, Mademoiselle, le finale du quatrième acte. Je l'ai retrouvé avec votre indication en marge, et je vous envoie ci-inclus les vers que cette indication réclamait.

Voici donc déjà un finale complet.

Spectacle touchant sur lequel votre regard va se reposer avec satisfaction.

Au moment où je vous écris, Poupée est en train de lire le *Prince Sincère*, ce qui lui fait faire une moue admirable de silence et d'attention.

Je suis toujours bien en peine de la dernière décoration.

Plaignez-moi donc bien fort.

A vos pieds,

V.

LE PEUPLE.

O destinée !  
C'est le sonneur !  
La condamnée  
Est au Seigneur !  
Le gibet tombe  
Et l'Éternel,  
Au lieu de tombe,  
Ouvre l'autel !  
Cette barrière  
Borne la loi.  
Bourreaux, arrière !  
Et gens du roi !  
Bossu, tu changes  
Tout en ce lieu.  
Elle est aux anges !  
Elle est à Dieu !

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine. — Pressée.*

5 février 1833 à 1835.

Tremble ! l'échafaud te réclame.  
Sais-tu que je couve en mon âme  
Des projets de sang et de flamme  
De l'enfer dans l'ombre applaudis !

CLAUDE.

Détresse extrême !  
O nuit d'horreur !

ESMÉRALDA.

Monstre sans cœur !

CLAUDE.

Nuit de douleur !

ESMÉRALDA.

Nuit de terreur

- C'est une chose affreuse !
- Ce que c'est que de nous !
- La pauvre malheureuse !
- Vous accourez tous !

J'espère, Mademoiselle, que ces petits raccords vous arriveront à temps.

J'irai vous voir pour vous demander où vous placez la cavatine de Phébus, est-ce avant ou après le trio ? et quelle nature d'idées avez-vous voulu exprimer par la musique ?

J'ai rédigé les deux premiers actes ou scénarios, et je crois avoir trouvé quelque chose pour la fin. Je crois seulement que ces choses-là ont besoin d'être exécutées pour être comprises et qu'il est toujours malheureux de les livrer à la

facile controverse d'un metteur en scène qui a ses idées et qui y tient. Gardez ceci entre nous et permettez-moi de vous dire à quel point je vous suis dévoué.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

15 février 1835.

MADemoiselle,

Voici enfin le scénario en double copie, une pour vous, l'autre pour M. Véron. J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ce plan détaillé sous les yeux.

Je suis toujours dans l'incertitude pour la dernière scène. Je vous assure que ce n'est qu'une misère, et pourtant il est fort difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas ou tout à fait détaché du poème, ou plat et commun.

D'après ce que vous m'avez dit l'autre soir, je suis de votre avis sur l'apothéose et je donne le ciel au diable.

Je voulais vous porter en personne ce paquet hier au soir. Mais ma femme m'a mené de droit divin à *Bertrand et Raton*, qui nous a prodigieusement, merveilleusement et incomparablement ennuyés.

Je joins au scénario le manuscrit et les quelques chiffons de papier qu'il contenait.

A bientôt, Mademoiselle.

Nous ne voyons plus Édouard; mais nous vous aimons toujours tous de tous nos cœurs.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

De 1834 à 1836.

MADemoisELLE,

Vous seriez mille fois bonne de remettre au porteur le dénouement.

Bien des pardons et bien des respects.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce mardi matin, 22 mai 1835.

MADemoisELLE,

Quoique Poupée se soit chargée de vous donner des nouvelles de toute la maison, permettez-moi d'ajouter un mot à sa lettre. Ma femme se propose d'aller dîner avec vous aux



Roches jeudi soir à six heures (demain). Je viendrai la prendre le lendemain (vendredi), et je la ramènerai le soir à Paris. Didine l'accompagnera, et je compte mener avec moi Boulanger si votre excellent père veut toujours bien de lui et de moi. Je vous apporterai ce que vous m'avez demandé pour notre scène nocturne.

Nous nous promettons un bien grand plaisir de cette promenade aux Roches, de cette journée passée dans la bonne et hospitalière maison où nous avons passé tant d'heureuses semaines. J'espère que vous ne nous refuserez pas de nous chanter quelque chose de *Notre-Dame*.

Moi surtout, dont toutes les journées s'envolent dans un travail sans relâche, j'aurai bien besoin, pour me reposer les yeux et l'esprit, d'un peu de votre verdure et de beaucoup de votre musique.

A propos de musique, Didine et Listz me donnent des leçons de piano. Je commence à

exécuter avec un seul doigt d'une manière satisfaisante *Jamais dans ces beaux lieux*. Je ne comprends pas comment Poupée ne vous raconte pas ce grand événement dans sa lettre.

Pardon, Mademoiselle, de vous parler de ces enfantillages. Si je ne vous savais bien occupée et si je ne craignais que vous ne vous crussiez dans l'obligation de me répondre, je vous écrirais de temps en temps. Vous m'avez dit un jour que vous aimiez à recevoir des lettres *quelconques*. Je vous écrirais des lettres *quelconques*. Celle-ci en est bien une.

Quand je veux me rappeler des journées douces et bien employées parmi les plus douces et les mieux employées de ma vie, je vais méditer quelques instants dans mon salon devant la petite voiture de cartes que nous avons faite à nous deux. C'est jusqu'à présent notre chef-d'œuvre en attendant *Notre-Dame*.

Adieu, Mademoiselle Louise, à vendredi.

Dites à votre bon père que je suis à lui et à vous tous du fond du cœur et veuillez recevoir avec votre bonté ordinaire l'hommage d'amitié respectueuse de

Votre signor poeta,

VICTOR H.

Mes respects, je vous prie, à madame Bertin et mes bonnes amitiés à Édouard.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près Bièvre (Seine-et-Oise).*

Coulommiers, 28 juillet 1835.

Je vous écris, Mademoiselle, du fond d'une petite ville des environs de Paris d'où je vais

repartir pour une course de quelques semaines. Je ne voudrais pas entreprendre ce petit voyage sans me mettre un peu sous l'invocation de votre nom. Je vais voir des châteaux, des clochers et des rochers dont j'ai besoin pour mes études. Vous êtes heureuse, vous, qui n'avez besoin que de regarder dans votre âme pour y trouver toute votre musique, toute votre poésie.

Avant peu nous vous reverrons, et les Roches, et votre excellente famille. Si vous avez une pensée d'ici là pour ceux qui courent le pays, cahotés d'ornières en ornières, à travers un *crescendo* de méchantes auberges, vous serez bonne et je serai reconnaissant.

J'espère que l'automne ne s'accomplira pas sans que votre opéra soit debout, armé de pied en cap, sur son pauvre poème comme un bel et hardi écuyer qui parade sur une rosse efflanquée.

Quant à moi, je ne me plaindrai jamais de

la longueur de ce travail fait de moitié avec vous et bien doux pour moi.

A bientôt donc, Mademoiselle. En attendant que toute ma nichée de petits enfants joyeux vienne baiser vos mains permettez-moi de mettre à vos pieds ma sincère et respectueuse amitié.

V. H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près Bièvre.*

Vendredi, 22 août 1835.

Voici, Mademoiselle, votre petite scène à l'état de squelette. C'est vous qui mettrez sur ces pauvres os décharnés, d'abord de la chair, puis un riche vêtement.

Merci bien des fois de l'exemplaire de *Notre-Dame*, et surtout de l'enveloppe aux champignons. Je la garderai, et, tout mobile

que vous me supposez, elle servira de base l'année prochaine à mes études. Après tout, quelque dangereuse que vous paraisse cette occupation, elle en vaut une autre, et distinguer le bon du mauvais, le sincère du vénéneux, cela est encore plus aisé parmi les champignons que parmi les hommes.

Mes petits loups ont été comblés par madame Armand <sup>1</sup> et par votre si bonne lettre. Ils vous embrassent tous de toutes leurs forces. Il y a une déjà vieille vérité que je ne sais comment vous répéter pour la centième fois et que je me décide à vous dire tout bonnement, c'est que je vous suis dévoué du fond du cœur.

VICTOR H.

M. Bertin aura demain l'exemplaire en feuilles des *Chants du Crépuscule*, qui paraîtront lundi ou mardi.

<sup>1</sup> Madame Armand Bertin.

---

*A Mademoiselle Louise Bertin.*

1835.

Remerciez bien M. Bertin, Mademoiselle. Il est pour moi ce qu'il a toujours été, excellent. Remerciez-le bien et ne me remerciez pas moi, car voici d'affreux vers, mais il est impossible d'en faire de meilleurs sur le patron donné.

Allons! sors!  
Sus! dehors!  
Et va-t'en!  
A l'instant!  
Sors! c'en est trop!

Vous sauverez cela par la musique.  
Je suis à vos pieds.

VICTOR.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
chez M. Bertin l'aîné,  
aux Roches, près Bièvre.*

Paris, 19 octobre 1835.

Vous avez écrit à ma femme, Mademoiselle, une bien charmante lettre et dont j'ai pris ma part. Vous êtes cent fois bonne d'avoir pris ces vers avec quelque plaisir. C'est tout ce que j'en voulais. Il y a en vous tant de vraie et de grande poésie que toute celle qui sort de nous doit toujours vous sembler peu de chose.

Me voici maintenant ici achevant ce volume <sup>1</sup> dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique, qui vient de dessous les pas de tout le monde.

<sup>1</sup> *Les Chants du crépuscule.*



Soyez indulgente et bonne pour le tout.

Nous parlons bien souvent ici dans nos soirées déjà longues, de vous, d'Édouard, de vos excellents et vénérés parents. Et sitôt qu'on dit *Louise*, on est sûr de voir tourner quatre petites têtes.

Ces chères petites têtes vous aiment bien, et si ce n'était une partie de leur bonheur, vraiment j'en serais jaloux, moi qui suis jaloux.

A bientôt, Mademoiselle.

Parlez un peu de nous sous les dernières feuilles de vos beaux arbres. Nous avons, nous, pour vous une amitié qui ne s'effeuille pas.

J'y joins un dévouement sincère et profond.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
chez M. Bertin l'aîné,  
aux Roches, près Bièvre.*

Samedi, 31 octobre 1835.

Il y a huit jours juste aujourd'hui, Mademoiselle, j'ai mis une lettre à la poste pour vous contenant les vers que vous désirez, depuis vous avez écrit à Didine, aujourd'hui ma femme reçoit une nouvelle lettre (bien charmante) de vous, et je vois que vous n'avez pas reçu la mienne, et je suis encore à m'expliquer comment cela se fait. La chose me contrarie d'autant plus que je crains que les vers ne soient perdus.

J'ai mis *moi-même* la lettre à la poste au bureau de ma mairie place Royale. Il me semblerait impossible qu'on ne la retrouvât pas en la réclamant. Après tout la perte n'est sensible que pour moi. Je remerciais Madame Armand

de toutes les jolies choses qu'elle a envoyées aux *petits loups* et vous de vos lettres si bonnes et souvent si belles, et je suis tout bête que rien de tout cela ne vous soit arrivé.

Vous deviez être bien fâchée contre moi et pourtant vous avez trouvé dans votre indulgence et dans votre bonté la lettre d'aujourd'hui. J'y réponds tout de suite, et je porterai moi-même cette réponse rue de Seine, afin d'être sûr qu'elle vous parviendra. Mandez-moi si la lettre est définitivement perdue. Je referai les vers. Je vous remerciais aussi de l'exemplaire de *Notre-Dame*. Croyez qu'une attention aussi délicate ne passe inaperçue devant mes yeux, si hébétés qu'ils soient.

Vous êtes sans doute à la veille de revenir à Paris. Je vous plains de perdre les Roches et les Roches de vous perdre. Mais je vous félicite, nous qui vous reverrons.

En attendant rappelez-nous au souvenir de vos excellents parents, remerciez pour moi votre bon père de tout ce qu'a fait le *Journal*

*des Débats* et permettez-moi de finir cette lettre  
à vos pieds.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine, F. S.-G.*

5 novembre 1835. Vendredi soir.

Continuons notre ronde		
Devant nous le crime fuit		
Avançons,	}	L'ombre est profonde
Compagnons,		
Marchons,	}	Dans la nuit!
Guettons		

VARIANTE :

Redoublons de vigilance !  
Devant nous le crime fuit.  
Ouvrons l'oreille au silence  
Et l'œil à la nuit !

Choisissez, Mademoiselle.

A demain, je pense. Je mets ma poésie hum-  
blement aux pieds de votre musique.

V.

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine. F. S.-G.*

1836.

Par grand hasard, Mademoiselle, j'ai retrouvé ce papier, et je me hâte de vous l'envoyer. Vos lettres sont une partie de la joie de ma famille, je suis presque heureux de cet oubli qui nous en a valu deux.

Maintenant vous voilà à Paris. Nous irons vous voir tous bientôt.

Moi, je mets à vos pieds mon admiration et mon respectueux dévouement.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

4 février 1836.

MADemoisELLE,

Je remercie mille fois l'incident qui me vaut une lettre de vous, et une si charmante lettre.

Faites comme vous le trouverez bon. Après tout, nous avons mis notre opéra en quatre, nous nous y mettons nous-mêmes, et, votre musique et mademoiselle Taglioni aidant, ces deux belles choses harmonieuses, nous aurons un beau succès. (Mon *nous aurons* est d'une rare fatuité.) Ainsi c'est dit. Je ne vous parlerai plus de cela que pour vous dire tout mon espoir. Passons donc tout de suite, et permettez-moi d'achever humblement ce griffonnage à vos pieds.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine. F. S.-G.*

5 février 1836.

Il faut qu'à votre tour, Mademoiselle, vous veniez à mon aide.

J'avais fait vos quatre vers, et puis voilà que je ne les retrouve plus dans mon portefeuille.

Est-ce que vous serez assez bonne pour me renvoyer les *monstres* avec l'indication des sons à donner à chaque vers à peu près.

Je suis bien maladroit, mais vous êtes bien bonne.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

Je referai les vers et vous les aurez de suite.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine. F. S.-G.*

16 février 1836.

Est-il vrai ? Phœbus t'aime !  
Infâme ! Sors d'ici !  
Son audace est extrême !  
Elle nous brave ainsi !  
O comble d'impudence !  
Retourne aux carrefours  
Faire admirer ta danse  
Aux marchands des faubourgs !

Douze de plus commençant autant que possible le second par une voyelle.

Je vais, Mademoiselle, m'occuper aujourd'hui de la cavatine, de cette fameuse cavatine que nous jetterons comme le gâteau d'Énée dans la gueule de Cerbère-Nourrit. Plaise à Dieu qu'il se contente de cette pitance !

En attendant, veuillez agréer avec bonté ces huit méchants vers et tout mon dévouement.

V.



*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine S.-G.*

Ce dimanche soir, 1836.

Si maintenant Nourrit n'est pas content, Mademoiselle, nous lui dirons le plus d'injures que nous pourrons. Ce que je désire, moi, plus que le contentement de Nourrit, c'est le vôtre.

Je vous envoie la cavatine et ci-inclus le guide-âne, pour que vous puissiez juger de ma fidélité.

Je suis bien fidèle aussi dans mon respect et dans mon dévouement pour vous.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

20 mars 1836.

Pardon, Mademoiselle, pour les dimensions colossales de ce billet. Remarquez qu'il sert en même temps d'enveloppe. Je suis le plus maladroit des hommes. J'ai pleinement oublié avant-hier que Boulanger devait venir dîner avec moi aujourd'hui, ce qui m'empêchera par conséquent de dîner avec vous. Je me dédommagerai, j'espère un de ces jours, et le plus tôt possible.

Voici, en attendant, le scénario *radoubé*. Jugez. Je crois que cela peut bien aller ainsi, et que le dénouement gagne du pathétique et de l'imprévu. Si dans le rêve du quatrième acte la scène diabolique de Montfaucon vous effarouchait, on pourrait la retrancher et borner le cauchemar à ce qui précède. Cependant je crois qu'il y aurait là matière à un effet de décoration très beau et très sinistre. J'en dis autant

pour le dénouement, il serait aisé de faire vivre Phœbus et de le marier à Esméralda.

Cependant je crois que cela va mieux ainsi. Il y a péripétie et inquiétude jusqu'à la fin. Vous me direz votre avis. Après quoi je ferai faire pour Véron la dernière copie et tout marchera.

Je joins au bloc les vers refaits. J'irai chercher le reste et dîner avec votre excellente famille au premier jour.

Je mets tous mes griffonnages et tous mes dévouements à vos pieds.

VICTOR H.

Je n'ai pas encore votre exemplaire des deux nouveaux volumes que publie Renduel.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine S.-G.*  
*Paris. — Pressée.*

9 mai 1836. — Fourqueux.

Je compte bien faire mon possible pour vous voir demain, Mademoiselle, mais dans tous les cas je vous envoie la décente platitude que voici :

Oh! comme elle est belle !  
Son œil étincelle  
Le bonheur près d'elle  
Est doublé d'orgueil.

et j'y joins tous mes hommages et tout mon dévouement.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près Bièvre (Seine-et-Oise).*

Mont Saint-Michel, 27 juin 1836.

Je vous écris, Mademoiselle, du mont Saint-Michel qui est vraiment le plus beau lieu du monde, après Bièvre bien entendu. Les Roches sont belles et sont bonnes, immense avantage qu'elles ont sur ce sinistre amas de cachots, de tours et de rochers, que l'on appelle le mont Saint-Michel.

Il serait difficile d'écrire d'un lieu plus terrible à un lieu plus charmant que d'où je suis où vous êtes. En ce moment je suis bloqué par la mer qui entoure le mont. En hiver avec les ouragans, les tempêtes et les naufrages, ce doit être horrible. Du reste c'est admirable.

Un lieu bien étrange que ce mont Saint-Michel, autour de nous, partout à perte de vue, l'espace, l'infini, l'horizon bleu de la mer, l'ho-

rizon vert de la terre, les nuages, l'air, la liberté, les oiseaux envolés à toutes ailes, ces vaisseaux à toutes voiles, et puis tout à coup, là, dans une crête de vieux murs, au-dessus de nos têtes, à travers une fenêtre grillée, la pâle figure d'un prisonnier.

Jamais je n'ai senti plus vivement qu'ici ces cruelles antithèses que l'homme fait quelquefois avec la nature.

Vous, Mademoiselle, vous n'avez pas de ces tristes pensées. Vous êtes heureuse là-bas, heureuse avec votre excellent père, votre bonne famille, heureuse avec votre beau vallon à votre fenêtre, heureuse avec votre beau succès devant les yeux.

Je serai à Paris du 10 au 15 juillet, et tout à vous et tout à *Notre-Dame*, dont je vois de ma croisée d'auberge une mauvaise statue en plâtre juchée dans une charmante niche à trèfles du quinzième siècle.

Excepté mon pauvre cher petit Toto, dont les oreilles m'inquiètent, j'ai quitté toute ma

famille en bonne santé et en bonne joie à Fourqueux. Mes petits m'ont écrit qu'ils allaient vous écrire. Moi, je mets à vos pieds ma vive et respectueuse amitié.

VICTOR.

Dites à notre excellent Édouard que je lui serre la main *ex imo corde*. Tous mes souvenirs les plus affectueux à toute votre famille, je vous prie.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près Bièvre.*

St-Germain-en-Laye, 30 juillet 1836.

Je vous envoie, Mademoiselle, tous vos vers y compris ceux de huit syllabes, et les *monstres* pour comparer.

J'y joins mon petit journal.

PHŒBUS.

Mais qu'importe ce qu'il me chante !  
L'ami ! ce rendez-vous m'enchanté.  
J'y cours ! A la peur impuissante  
A-t-on vu qu'un archer cédât ?  
Turque ou bohème, elle est charmante !  
Maure ou juive, je suis soldat !

CLAUDE.

Imprudent ! quelle est donc ta folie !  
Hélas ! que vas-tu chercher ?  
Peux-tu bien, quand ma voix te délie  
Toi-même te rattacher ?  
Tu verras ! — Cette femme est fatale !  
Tu te perdras sans retour !  
Oui, tu cours à la nuit sépulcrale  
En croyant courir au jour.  
Va, la mort peut cacher son front pâle  
Sous le masque de l'amour.

PHŒBUS.

C'est l'amour qui m'appelle  
etc.

CLAUDE.

Avant de  
etc.

Voici maintenant deux variantes pour les vers  
du finale. Vous pourrez choisir.

LE PEUPLE.

Rigueurs inattendues !  
Pleurons, elle est perdue !



Sous sa main étendue  
La mort la tient, hélas !  
Pleurons, pleurons !

Ou :

Pleurons ! plus de franchise  
Pour elle en cette église !  
Hélas ! la mort l'a prise,  
La mort veut la garder.  
Pleurons, pleurons.

Il ne me reste plus qu'à vous dire à quel point je vous suis acquis. Ceci est sans variante. Nous vous le répéterons dimanche aux Roches, ma femme et moi.

A vos pieds,

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près Bièvre.*

1<sup>er</sup> août 1836. Saint-Germain-en-Laye.

CLAUDE (*à part*).

Oh ! malheur ! rien ne l'épouvante

Devant cette lutte impuissante  
Mon amour croît, ma haine augmente.  
Malheur à lui dans ce combat!  
La fin sera sombre et sanglante  
Le prêtre vaincra le soldat!

Vous voyez, Mademoiselle, que vous avez  
vos vers avant jeudi.

J'ai fait des bouts-rimés cette nuit par le  
plus beau clair de lune du monde, et j'espère  
que vous y reconnaitrez sans peine que *Diane*  
*est la sœur d'Apollon*.

Votre respectueux collaborateur,

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Bertin, chez M. Bertin l'aîné,  
aux Roches, près Bièvre (Seine-et-Oise).*

Dimanche, 28 août 1836.

CHŒUR.

Quel malheur ! il expire ! il tombe ! Ah !

Quel coup fatal et quel funeste jour!  
Hélas! tout quitter pour la tombe! Ah!  
Si beau la vie, et si jeune l'amour!  
Pleure, pauvre bohémienne!  
Hélas! il te sauve et te perd!  
Son cercueil se fermait à peine,  
Que le tien s'est ouvert!

Ou bien les quatre derniers vers :

Mourir, un si beau capitaine!  
Hélas! il la sauve et la perd!  
Un tombeau se fermait à peine,  
Un autre s'est ouvert!

Choisissez, Mademoiselle, et puis je me mets  
humblement à vos pieds.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine S.-G.*

9 septembre 1836. Minuit et demi.

Je vous disais bien, Mademoiselle, que  
j'étais le plus ennuyeux des hommes. Voici

qu'au lieu d'une strophe pour Esméralda, je vous en envoie deux. Il est vrai qu'il va sans dire que la première seule servira. C'est tout bonnement une preuve de mon impétuosité littéraire que je dépose à vos pieds. Une fois lancé j'ai été plus loin que besoin n'était.

Vous devriez bien à votre tour m'inviter à faire des coupures et à ne pas vous assommer de plus de vers qu'il n'en faut.

A bientôt, Mademoiselle, votre musique est bien belle et votre succès sera beau aussi.

Mille hommages.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Vendredi, 23 juin 1837.

MADemoisELLE,

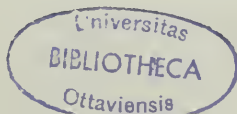
Je commence par me mettre à vos pieds en vous demandant toutes sortes de pardons.

J'aurais dû vous envoyer manuscrits les vers qui sont pour vous <sup>1</sup> et que vous allez lire imprimés, mais prenez-vous-en à mes yeux qui sont dans un horrible état. Au moment où je vous écris, je suis retombé dans la dure nécessité des conserves, j'ai deux verres bleus sur les yeux comme un omnibus. Ce mois d'*épreuves* m'a fait reculer jusqu'à mon ophthalmie de 1831. Vous en souvenez-vous? Et comme vos belles collines ont eu soin de mes pauvres yeux alors! Comme elles les ont enveloppés de leur douce tenture verte! J'ai le cœur plein de reconnaissance quand je songe à Bièvre et à vous, — ce qui m'arrive souvent.

Je n'oublie pas les privilèges du *Journal des Débats*.

Je vous envoie pour votre excellent père tout le volume, à la préface près qui n'est pas encore tirée.

<sup>1</sup> Les *Voix intérieures*, *Pensar dudav*.



Le *Journal des Débats* a seul cette communication. M. Bertin pourra choisir ce qu'il voudra. Il n'y a qu'une pièce que le *Journal des Débats* pourrait être exposé à publier avec d'autres journaux, c'est la pièce sur Charles X intitulée *Sunt lacrymæ rerum*. Comme cette pièce, prise isolément a une demi-teinte carliste, j'ai pensé que le *Journal des Débats* ne la publierait dans aucun cas, et que je pourrais faire aux intérêts de Renduel cette concession de lui permettre de la laisser publier par d'autres journaux. Tout le reste du volume, je le répète, est au *Journal des Débats* exclusivement.

Le livre paraît lundi ; il serait donc important que le *Journal des Débats* publiât dimanche ce qu'il choisira afin de n'être devancé par personne.

Mille pardons encore, Mademoiselle.

Voilà bien des détails ennuyeux, mais c'est pour vous obéir que je vous les donne.

Outre les vers qui sont à vous, vous verrez

quelque part dans ce livre un souvenir de notre chère Esméralda. C'était à moi de vous venger.

Je finis comme j'ai commencé à vos pieds.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
aux Roches, près Bièvre (Seine-et-Oise).*

Paris, 16 juillet 1837.

Il y a longtemps, Mademoiselle, que je veux vous écrire, et je n'en ai pas peu de colère contre mes yeux.

Je vous assure que rien n'est plus triste que d'être ainsi séparé de toutes les personnes chères par une vilaine barrière de verre bleue.

Tout prend pour moi, depuis que je suis en proie à ces lunettes, un aspect froid et morne. Je vois le soleil vert, et mes enfants violets et

midi en clair de lune. Tout cela est bien morose.

Et puis, la maison est fort affligée. Ma femme est toujours souffrante et Dédé encore malade. La fièvre traîne en longueur.

La pauvre enfant ne sourit pas une fois par jour. Elle est toute la journée, maigre et pâle dans un grand fauteuil, craignant la gaieté de ses frères comme une fatigue, pleurant quand on veut la faire rire. Le danger a disparu, mais la tristesse nous est restée. Il semble que personne ne se porte bien dans la maison.

Madame de Sévigné a raison, la pire façon d'être malade, c'est d'être malade dans son enfant.

C'est aussi, me direz-vous, d'être malade dans sa mère. Mais nous avons su par Armand et par vous que madame Bertin va mieux. C'est la seule joie que nous ayons eue depuis longtemps. Gardez-nous-la bien. Il paraît que ce pauvre Édouard souffre beaucoup. Je veux tous les jours l'aller voir, et j'attends un petit



éclairci dans la santé de Dédé pour porter du moins à notre ami un visage riant.

Que vous êtes bonne d'avoir lu les *Voix intérieures* et de les avoir lues avec le même cœur d'autrefois!

Combien de choses dans ce volume sont écrites pour vous, et tout au plus pour deux ou trois autres encore! Être toujours compris par vous, c'est un de mes buts les plus chers, vous le savez bien.

Dites, je vous prie, à votre bon père comme j'ai été heureux que ce livre l'ait ému. Son applaudissement est aussi bien précieux et bien doux pour moi. Satisfaire quelques âmes d'élite, de son temps d'abord, et ensuite de tous les temps, voilà la seule vraie ambition du poète. Cela obtenu, le reste, blâme ou éloge, huées ou acclamations, importe peu.

Adieu, Mademoiselle. J'avais besoin de causer un peu avec vous.

Ma femme vous aurait déjà écrit si elle ne passait pas sa vie dans les tisanes à donner, les

nuits passées, le petit lit à refaire, etc., etc. Mille soins, où vous la voyez, n'est-ce pas, bonne, douce et résignée, comme toujours. Elle et Didine et Charlot et Toto et la chère petite malade vous embrassent. Moi, je vous prie, de penser quelquefois à ma respectueuse et profonde amitié.

VICTOR.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches,  
près Bièvre (Seine-et-Oise).*

Bruges, 29 août 1837.

Vous souvenez-vous un peu, Mademoiselle, d'un ancien hôte qui pense toujours à vous et à qui cette immense prairie qu'on appelle la Flandre n'a pas fait oublier le doux et vert valon des Roches.

Ma vue malade est venue chercher ici de la

verdure, mais j'avais compté sans la peinture, et, à peine arrivé dans les villes, je vais fatiguer et éblouir sur les Rubens, les van Eyck et les van Dyck mes pauvres yeux que les tilleuls, les saules et les frênes avaient reposés. En somme je ne sais si ce voyage aura guéri ou empiré mon mal. Ce que font les gazons et les arbres, Rubens le défait. J'espère pourtant que le bien l'emportera, et j'en ai besoin, car un laborieux automne m'attend à Paris. J'ai bien des choses à faire pour cet hiver.

Pardon, Mademoiselle, de vous tant parler de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous. Mais il me semble qu'il ne peut y avoir rien que de bon, de doux et d'heureux sous ces beaux feuillages des Roches. Je compte bien que madame Bertin s'y est tout à fait rétablie et qu'Édouard aussi va de mieux en mieux. Et vous, Mademoiselle Louise, que faites-vous? Je songe souvent avec tristesse à notre *Esméralda* qui a trop peu duré.

Croiriez-vous qu'ils poussent en Belgique la

rage de la contrefaçon jusque-là qu'ils ont contrefait mon libretto ? J'ai eu l'honneur de le voir effrontément affiché sous l'ombre même de la sublime flèche d'Anvers. J'en ai conclu que les Belges étaient capables de tout.

Que vous avez écrit à ma femme une charmante lettre que j'ai lue avant mon départ ! Je vous en remercie. Croyez-le bien, il y a place Royale un groupe qui vous aime profondément.

Je serai de retour à Paris du 10 au 15 septembre. Ma famille est à Auteuil pour la fin de la saison. Nous espérons bien pourtant, ma femme et moi, pouvoir nous échapper un dimanche jusqu'aux Roches, et aller vous redire ainsi qu'à votre bon père combien nous sommes à vous du fond de l'âme. Nous avons passé aux Roches des heures qui rayonneront toujours dans notre vie.

Mettez, je vous prie, mes respects aux pieds de madame Bertin, et soyez assez bonne pour parler un peu de moi à Édouard et à Armand.

mes bons et toujours chers amis. Quant à vous, Mademoiselle, permettez-moi de supposer que vous n'avez pas oublié avec quel inaltérable et respectueux attachement je suis à vous.

VICTOR H.

---

*A Mademoiselle Louise Bertin.*

Dimanche soir 29 octobre (1837).

Tout à l'heure, Mademoiselle, ma Didine faisait cette remarque tristement qu'il y a huit jours nous étions tous auprès de vous. Cela dit, elle s'est mise à vous écrire, et moi aussi, sans lui en dire rien, si bien que nos deux lettres, écrites côte à côte vont vous arriver ensemble pleines de la même pensée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que vous êtes toujours présente et toujours aimée? Il y a

quatre petits enfants qui parlent souvent de vous, et le père y pense plus souvent encore.

Voici les derniers beaux jours passés. La boue et l'hiver reviennent. Paris n'est pas gai. Vous, vous avez le ciel gris et les feuilles mortes. Cela vaut mieux que la rue Saint-Honoré avec ses embarras de charrettes.

Nous espérons ici que madame Bertin va de mieux en mieux. Nous avons dîné aujourd'hui en ne causant que de cela.

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel <sup>1</sup>. En revanche, j'ai vu Védel <sup>2</sup>. Cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français <sup>3</sup>. Cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse ? Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller aux Roches causer avec votre excellent père, avec vous, avec Édouard, et me promener au pied de vos belles collines, sans plus songer aux huissiers, au tribunal de

<sup>1</sup> Directeur de l'Opéra.

<sup>2</sup> Administrateur du Théâtre-Français.

<sup>3</sup> Procès d'*Angelo* et *Hernani*.

commerce et à la Bourse, ce temple grec blanc et bête maculé d'agents de change.

Mais ma destinée m'entraîne. Je suis furieux contre la Comédie française, et j'ai besoin d'un procès pour me soulager. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il paraît certain que je le gagnerai, avec de gros dommages-intérêts que le gouvernement paiera, à ce que disent messieurs les sociétaires.

Pardon de tous ces bavardages. Ce sot procès est la seule nouvelle que je puisse vous conter. On ne parle que de cela chez moi depuis huit jours, et je vous envoie un peu de mon ennui.

Permettez-moi d'y joindre le nouvel hommage d'un vieil attachement bien profond, bien respectueux et bien dévoué.

VICTOR H.

Ma femme vous embrasse tendrement.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,*  
*8, rue de Seine.*

4 janvier 1838. — Dix heures du soir.

Je mets ma contrariété à vos pieds, Mademoiselle.

J'avais envoyé ce soir une pauvre fleur à madame Bertin, et j'espérais suivre la fleur de près; mais voici tout le théâtre de la Renaissance, votre futur théâtre, qui me tombe sur les bras. On me demande la pièce d'ouverture (ceci entre nous); de là négociations, conversations, conférences, etc., c'est-à-dire toute ma soirée prise. C'est fort ennuyeux — pour moi du moins. J'irai m'en dédommager une de ces après-midi rue de Seine. En attendant dites bien à votre bonne mère combien je suis affligé d'avoir manqué ce soir au groupe des amis. Je n'y manque pas de cœur du moins. Ma femme tousse et s'emplit de jujube,



moi je pérore et je donne au diable les théâtres. Nous n'en envoyons rue de Seine que des vœux plus affectueux et des souhaits plus ardents pour toutes les santés auxquelles tient la vôtre.

Votre vieil et respectueux ami,

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches,  
près Bièvre (Seine-et-Oise).*

2 avril 1838.

Que vous dire, Mademoiselle? Que nous sommes navrés du coup qui vous frappe? Vous le savez bien. Devant une affliction comme la vôtre, on manque de paroles. J'ai rendu aujourd'hui les derniers devoirs à votre excellente mère, et là, en présence de cette fosse, j'ai pensé à vous avec angoisse. Je sens bien

que vous êtes forte et grande. Dieu est bon, après tout, et il mesure nos douleurs à nos forces. Ceux qui sont faibles, il ne les accable pas. Il n'accable personne. A vous-même, si cruellement éprouvée, il vous laisse toute une famille dont vous êtes l'âme, deux frères dignes de vous, un père, le meilleur des hommes, et puis derrière ceux-là quelques amis qui vous aiment. Comptez-moi bien parmi eux. Nous vous aimons ici comme vous méritez d'être aimée, avec l'intelligence et avec le cœur. Et puis, ne prenez pas la vie en haine, je vous en supplie. La vie est le commencement de quelque chose. Attendons la fin.

Je me mets à vos pieds,

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches,  
près Bièvre (Seine-et-Oise).*

4 septembre 1838.

Vous ne pensez pas, j'espère, Mademoiselle, que personne vous oublie dans la famille de la place Royale. Il y a toujours là bien des cœurs qui songent à vous et qui vous aiment, je vous assure, depuis le capitaine Toto dont les cheveux blonds commencent à devenir noirs jusqu'à moi dont les cheveux noirs commencent à devenir blancs. Tous ces enfants que vous avez vus si petits, pour qui vous avez été si douce et si charmante et que vous avez comblés de tant de tendresse, parlent bien souvent de vous avec leur mère comme d'une autre mère qu'ils auraient, — et qu'ils ont, n'est-ce pas, Mademoiselle?

Quant à moi, je viens de faire quelques belles courses. J'ai vu une partie de la Cham-

pagne, de vieilles églises, des meules de blé, des prés, des bois, et j'ai bien souvent pensé à vous qui avez tant de belles choses en vous et tant de belles choses autour de vous, à vous la bonne fée de l'heureuse vallée.

J'ai fait aussi une pièce <sup>1</sup> qu'on va jouer tout à l'heure. Et vous, que faites-vous, Mademoiselle ? Vous nous devez déjà compte de deux années de loisirs et de pensées, songez-y.

J'ai remis à Armand trois *Esméralda* pour vous, et puis je vous prie de parler un peu de moi à votre excellent père et de permettre que je vous redise encore une fois à quel point je suis vraiment à vous du fond de l'âme.

VICTOR H.

<sup>1</sup> *Ruy Blas*.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
8, rue de Seine S.-G.*

30 novembre 1838.

Voilà que je vous écris à mon tour, Mademoiselle, pour vous demander votre loge. Ne suis-je pas le plus impudent et le plus indiscret du monde ?

Excusez-moi et soyez assez bonne pour me dire si cela vous gêne de me céder votre jolie petite logette un jour quelconque. Il s'agit d'y envoyer une partie de ma famille, qui me croit tout-puissant partout, et surtout à l'Opéra. Vous savez ce qui en est. Mais on ne leur ôtera pas cela de l'esprit. Ce qu'on n'ôtera pas du mien, c'est un dévouement sans limite pour vous qui avez une bonté sans borne.

J'y ajoute tous mes respects.

VICTOR H.

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, par  
Bièvre et par Palaiseau (Seine-et-Oise).*

30 septembre 1839. — Marseille.

Cet été, Mademoiselle, quand vous voyagiez, j'étais à Paris; je vous ai écrit, ma lettre s'est perdue, ce qui n'est un regret que pour moi; maintenant vous êtes à Paris; c'est moi qui voyage, je vous écris encore, mais j'espère que cette fois la lettre ne se perdra pas.

Je suis à Marseille pour quelques heures, je suis arrivé ce matin et je vais repartir cet après-midi : je profite de la table de l'auberge et de l'intervalle qui sépare la malle-poste du bateau à vapeur pour vous dire un peu ce que je sens beaucoup, ma profonde et inaltérable amitié pour vous, Mademoiselle, et pour tous les vôtres. Voyez-vous, rien n'efface les belles journées des Roches, votre admirable vallée verte, votre douce et cordiale hospitalité, vos frères,

votre père si excellent et si noble, vous, Mademoiselle, si bonne et si supérieure de toute façon, dans la bonté comme dans l'intelligence; vous n'avez à craindre de comparaison avec quoi que ce soit, pas même avec ce doux ciel de Provence, si bleu, si profond, si hospitalier, lui aussi.

Toute ma famille est en vacances en ce moment, et prend ses ébats en Normandie, pendant que je suis venu visiter Arles et Avignon, deux admirables villes qui sont romaines par les monuments et grecques par le soleil.

Vers le 6 octobre, tout mon petit monde sera de retour à Paris; j'y serai, moi, du 15 au 20; le 1<sup>er</sup> novembre vous ramènera, j'espère. Nous nous reverrons tous, et c'est une joie dont j'ai besoin.

Que faites-vous à cette heure? Que fait Édouard? Ce sont des questions que je m'adresse souvent. J'ai ici des villes et des horizons selon le cœur d'Édouard, des toits italiens, des collines sévères, de magnifiques encadre-

ments partout, dans le paysage comme dans les édifices. Je le regrette souvent; je dis : je voudrais Édouard ici. Et puis je pense : je me voudrais aux Roches.

Continuez à nous faire de belles choses, Mademoiselle. Vous devez voir clairement maintenant qu'*Esméralda* est un triomphe. Poursuivez donc, vous qui avez tant de talent, vous qui avez tant de courage.

Je vous écris rarement, mais je songe bien souvent à vous; nous parlons de vous sans cesse, le soir en famille. Vous avez été pour mes enfants comme une mère, pour moi comme une sœur. Aussi, ma femme, mes enfants et moi, nous sommes à vous du fond de l'âme.

Nous nous souvenons, croyez-le bien.

Je mets à vos pieds, ma dévouée et respectueuse affection.

VICTOR H.

---



*Mademoiselle Louise Bertin, chez M. Bertin  
l'aîné, aux Roches, près et par Bièvre.*

14 mai 1840.

Je viens de lire, Mademoiselle, votre bonne lettre, si gracieuse pour ma Didine, si douce pour moi.

Vous me grondez pourtant un peu, et vous n'avez raison qu'à demi, car si je ne vous ai pas écrit, c'est que je pensais aller vous voir, je l'ai dit à Armand.

Et puis maintenant vous allez me gronder encore, car votre lettre était pour Didine et non pour moi. Cette fois vous aurez raison tout à fait et je dis très humblement mon *mea culpa*. Je suis bien fier que ces quelques vers<sup>1</sup> vous aient fait un peu de plaisir, à vous qui avez les lilas, les ébéniers, les acacias, toute votre belle vallée en fleurs.

<sup>1</sup> *Les Rayons et les Ombres*, à Mlle Louise B. — *Sagesse*.

Les Roches! Quelle formidable concurrence! Qu'est-ce que c'est que notre pauvre poésie à nous autres à côté de la poésie du bon Dieu? Que tout ce que nous vous disons doit vous sembler peu de chose auprès de ce que vous vous dites à vous-même!

Si l'on pouvait ressaisir les années envolées, je voudrais recommencer un de ces ravissants étés, où nous avions des soirées si douces et si exquises, près de votre piano, avec votre musique et votre causerie qui est une musique aussi, avec Édouard dessinant dans un coin quelque beau paysage, les enfants jouant autour de nous, et votre excellent père nous échauffant et nous éclairant tous. — C'était charmant. Qui sait! Tout cela renaîtra peut-être. — Ce qui n'a pas besoin de renaître, parce que cela est toujours vivant, c'est ma tendre, profonde et respectueuse affection pour vous.

VICTOR H.

Didine est à la campagne, je vais lui porter  
votre lettre.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

Dimanche 6 juillet 1840. — St-Prix.

Au milieu des arbres de St-Prix je pense, Mademoiselle, aux arbres de Bièvre, à côté du piano quelconque de mes petites filles, je songe au vôtre que tant de fois votre âme a animé pour moi. J'ai revu jeudi toutes mes joies du temps passé et les plus douces journées de ma vie comme résumées en quelques heures. Jeudi a été un beau jour, un jour charmant, un jour de rajeunissement. J'ai dit à ma femme combien vous aviez été tous bons pour elle, vos affectueuses paroles, le gracieux sourire de madame Armand. Elle me charge de vous remercier, Mademoiselle. Moi, je vais bientôt

partir pour ma course annuelle, et je suis heureux de pouvoir emporter avec moi un souvenir des Roches tout frais et d'hier.

Si vous saviez quelle douce promenade j'ai faite avec votre père à travers ces beaux arbres, dans ce beau jardin qui est son ouvrage et qui me semble plein de sa pensée et de son esprit. Il a été excellent pour moi, et je lui parlais comme j'aurais parlé à mon père. Vraiment, quand je suis aux Roches, je me sens un peu votre frère.

Si vous le permettez, avant la fin de l'automne j'irai encore demander aux Roches une journée comme celle de jeudi. En attendant, continuez à faire vos mystérieuses belles choses, dites à notre bon et cher Édouard que je lui serre la main, et laissez-moi mettre à vos pieds mon plus tendre et mon plus respectueux dévouement.

VICTOR HUGO.

Charlot et Toto, Didine et Dédé vous embrassent et vous aiment.

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
et par Bièvre (Seine-et-Oise).*

12 août 1840. — St-Prix la Terrasse.

Que vous êtes bonne, Mademoiselle. Le prix de Charles m'avait rendu bien heureux, votre lettre m'a rendu plus heureux encore. Le prix, ce n'est que de l'orgueil, votre lettre, c'est de la joie. Le pauvre enfant a été ému jusqu'aux larmes en la recevant. Vous êtes comme une autre mère pour eux. Je vous aime de les aimer ainsi. Dites bien à votre noble et bon père comme je suis à lui et permettez-moi de vous offrir, à vous qui êtes une des meilleures et des plus douces pensées que j'aie dans l'âme, le nouveau témoignage de mon inaltérable et respectueux dévouement.

VICTOR HUGO.

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
et par Bièvre (Seine-et-Oise), France.*

22 octobre 1840. — Hausach, forêt Noire.

Je vous écris au milieu des neiges, Mademoiselle, et j'espère que cette lettre vous trouvera au milieu des rayons de soleil. Je suis dans la forêt Noire, et vous aux Roches. Ce pays est magnifique, mais froid, sombre et dur. Dites bien, je vous prie, à votre excellent père, que tous les sapins de la forêt Noire ne valent pas l'acacia qui est dans la cour.

Toute la plaine est blanche autour de moi, ce qui tranche résolument avec les bois couleur d'encre. Il fait un vent de bise, décembre habite pendant huit mois de l'année dans ce pays. Ce sont des beautés, mais des beautés sévères. Vous, Mademoiselle, vous avez les beautés douces. Je souffle dans mes doigts et je vous envie.

J'ai vu Mayence, Cologne, Francfort, Heidelberg, tout le cours du Rhin, Shaffouse et le lac de Constance; tout cela est admirable, mais j'aime mieux la pièce d'eau des Roches, la rivière de Bièvre, la conversation de votre père et nos bonnes causeries au coin de votre piano.

Vous en souvenez-vous, Mademoiselle? Je préfère à toutes ces merveilles nos cerfs-volants blasonnés, nos petites voitures de cartes et l'année 1831.

J'espère, Mademoiselle, que tout va bien autour de vous et que cette lettre vous trouvera heureuse au milieu de tout votre monde heureux. Quant à moi, je vois, j'étudie, je travaille, j'écris force vers et force prose, et je pense à vous, comme vous voyez.

Je pense à vous, comme à un grand esprit, comme à un noble cœur, et permettez-moi d'ajouter aussi, comme à une amie.

Dites, je vous prie, à Édouard et à Armand que je leur serre bien affectueusement la main

et croyez à mon profond et respectueux dévouement.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

15 septembre 1841. — Ce mardi soir.

Que vous dire, Mademoiselle, et comment vous consoler, moi qui aurais besoin de consolation moi-même ? Vous savez combien j'aimais votre père. Il me semble que c'est le mien que je perds pour la seconde fois.

J'étais à la campagne ce matin quand cette douloureuse nouvelle nous est parvenue. Je suis accouru à Paris comme si tout n'était pas fini, hélas ! Je viens de voir Armand, ce bon Armand. Nous avons parlé de votre père, de vous Mademoiselle Louise, de mon cher



Édouard, de vous tous, et cela m'a un peu soulagé! J'avais besoin de cet épanchement. Je croyais votre père guéri. Cela faisait partie de mon bonheur cette année. Jugez du coup que nous avons reçu. De pareils hommes ne devraient pas mourir. Lui si doux, si noble, si excellent, si supérieur en tout, en bonté comme en esprit, lui meilleur que nous tous, lui plus fort que nous tous, lui plus jeune que nous tous, si respecté, si heureux, si aimé, si nécessaire hélas! Pourquoi est-il mort? Si sa présence nous manque, que sa pensée du moins ne nous manque pas. Je vous écris plein des souvenirs de ces belles et douces années des Roches qui rayonnent maintenant pour moi plus que jamais. Vous, Mademoiselle, qui êtes un si grand cœur, pourquoi êtes-vous si cruellement affligée? Hélas! quelque jour j'essaierai de vous dire à vous ce que je pensais, ce que je pense de votre cher et vénérable père. Aujourd'hui je ne puis que baiser vos mains et pleurer.

VICTOR.

Ma femme et mes enfants qui sont vos enfants aussi vous embrassent et vous aiment, et pleurent avec vous.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

Ce jeudi 28 octobre 1841.

Vous allez donc nous donner, Mademoiselle, ces vers <sup>1</sup> que je désirais tant lire après vous en avoir entendu chanter quelques-uns qui étaient si beaux. Le manuscrit si jalousement fermé à clef va devenir un livre, un livre qui sera à nous, que nous pourrons ouvrir à toute heure, et où nous pourrons, sans votre permission, penser de votre pensée et vivre de votre esprit. Ce que vous mettiez dans votre musique, vous l'aurez mis dans votre poésie, et

<sup>1</sup> *Les Glanes.*

je ne me hasarde pas beaucoup en déclarant que ce sera beau. Ce qui me rend joyeux, c'est que j'aurai votre livre, ce qui me rend fier c'est que mon nom y sera, et le nom de mon Charles aussi. C'est un grand plaisir que vous nous donnez ; il travaille bien en ce moment ainsi que le capitaine Toto ; ce n'est pas une raison pour mériter de la gloire, mais c'en est une pour mériter de l'affection. Continuez-lui la vôtre, Mademoiselle, et comptez sur mon profond et inaltérable dévouement.

Depuis six semaines je l'ai senti croître encore, ce que croyais impossible. A tous les sentiments que j'avais pour vous s'ajoutent tous ceux que j'avais pour votre père.

Je me mets à vos pieds.

VICTOR HUGO.

---

*Mademoiselle Louise Bertin ,  
11, rue de l'Université.*

2 décembre 1841

Laissez-moi, je vous prie, vos admirables vers, Mademoiselle. Je veux les relire souvent en attendant le volume. Vous dire l'effet qu'ils m'ont produit, ce serait impossible. Vous avez fait rayonner tout ce beau temps évanoui. J'aurais pleuré, si je n'avais eu en même temps une profonde joie de vous voir parler ainsi la langue que j'aime le mieux.

Je baise vos pieds.

VICTOR.

---

*Mademoiselle Louise Bertin*  
*11, rue de l'Université.*

Ce 26 décembre 1841.

Vous venez, Mademoiselle, de nous faire passer une douce et charmante soirée. Nous avons lu entre nous votre beau livre; Charles lisant, nous écoutant. Si vous aviez pu voir et entendre, vous auriez été heureuse. Votre pensée, c'est vous-même. Nous l'avons fêtée et nous l'aimons.

Charles a fort bien lu les admirables vers que vous lui adressez. *L'Ode à Mimi* est ravissante. *La Nuit, l'Ode à M. de Wailly, la Réverie*, tout est beau, grave, profond et puissant. Demain j'achèverai votre livre. Mais je suis charmé de l'avoir commencé ce soir, ainsi, entouré de mes enfants pour qui vous êtes comme une mère. Ces jeunes âmes sont faites pour cette noble poésie. Ma femme et Didine vous

embrassent bien tendrement, le cœur pénétré de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous valez.

Votre pensée parle deux langues, la poésie et la musique. Dans toutes les deux, elle est admirable.

J'irai un de ces soirs vous redire tout cela. Mais je n'ai pas voulu tarder un instant pour vous dire au nom de tous ce que nous éprouvons tous.

Il me semble que vous voilà encore plus ma sœur et que je vous aime encore plus.

A vos pieds,

VICTOR H.

Mes plus tendres amitiés à Armand et à Édouard. Je vais écrire à Théophile<sup>1</sup>. Il faut qu'il parle de cette grande poésie en grand poète.

<sup>1</sup> Théophile Gautier.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches,  
près Bièvre.*

5 juin 1842

J'aurais voulu, Mademoiselle, ne vous écrire qu'en vous envoyant des nouvelles décidément bonnes de notre pauvre cher petit <sup>1</sup>. Mais depuis sept jours, son état, bien qu'il y ait du mieux, est à peu près le même. M. Louis ne se prononce pas. La pleurésie s'en va lentement, et nous ne savons pas si cette fois la convalescence sera sans rechute. Vous voyez que nous sommes bien tristes. Pourtant je cache une partie de mes inquiétudes à ma femme et à mes enfants, et je les rassure plus que je ne suis rassuré.

Je nous recommande à vos bonnes et douces pensées. Une pensée de vous a l'efficacité d'une prière. Le bon Dieu doit en tenir compte.

<sup>1</sup> François-Victor Hugo.

Je ne saurais vous dire combien j'ai été pénétré de vos bontés pour ce cher petit. Vous avez été sœur pour moi, vous avez été mère pour lui.

Ma femme en est touchée jusqu'aux larmes, ainsi que des tendres soins de madame Édouard, qui a été parfaite en ceci comme en tout.

Dites, Mademoiselle, à mon excellent Édouard, combien je suis à lui de tout cœur, et vivez là-bas dans ce beau lieu, sous ce beau ciel, dans ce beau mois, en songeant quelquefois à vos amis affligés.

Je me mets à vos pieds,

VICTOR H.

---



*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
et par Bièvre (Seine-et-Oise).*

16 juin 1842, Saint-Mandé.

J'espérais bien, Mademoiselle, que vous ne me remerciez pas. Est-ce que vous avez à me remercier de quelque chose ? Est-ce que je ne suis pas tout à vous ? Soyez un moment heureuse, pensez à moi avec douceur, et je suis plus que remercié, je suis comblé. Mais quelqu'un doit nous remercier, vous et moi, c'est l'Académie. Grâce à vous qui avez la gloire d'avoir fait les *Glanes*, grâce à moi qui ai eu l'honneur de lui en lire quelques pages, cette pauvre bonne vieille femme d'Académie, qui n'avait jusqu'ici couronné que des vers, a enfin couronné de la poésie. C'est un grand pas qui fait honneur à son grand âge. Armand vous a écrit et raconté tout cela, n'est-ce pas ? Et les glapissements du vieux Jay dans sa broussaille. L'an-

tique niaiserie classique a été battue sur son propre terrain et houspillée dans son propre sanctuaire.

C'est une horreur! Gloire à vous! En somme votre victoire a été complète. Je ris des vaincus. C'est peu généreux. Pardonnez-le-moi. Ce sont des accès qui me prennent rarement.

Je travaille, je rêve, je passe ma vie solitairement sous les arbres avec la pensée et avec le souvenir,

Ce triste promeneur  
Qui derrière le temps marche d'un pas rêveur <sup>1</sup>.

Dans peu j'irai rejoindre ma colonie au Havre. Ma fille n'avait pas reçu votre lettre en temps utile. Elle a été trois semaines absente chez sa belle-mère dont le mari vient de mourir. Je suppose qu'elle vous répond probablement dans le moment même où je vous écris.

Vous, Mademoiselle, aimez-nous toujours un peu, car nous vous aimons bien, et puis,

<sup>1</sup> Vers des *Glans*.

musique et poésie, faites-nous de ces admirables choses qui naissent à la fois de votre belle âme et de votre belle vallée.

Mille tendres respects,

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
et par Bièvre (Seine-et-Oise).*

Samedi, 10 septembre 1843, Saumur.

Chère Mademoiselle Louise, je souffre, j'ai le cœur brisé, vous le voyez, c'est mon tour.

J'ai besoin de vous écrire, à vous qui l'aimiez comme une autre mère. Elle vous aimait bien, vous le savez.

Hier, je venais de faire une grande course à pied au soleil dans les marais, j'étais las, j'avais soif, j'arrive à un village qui s'appelle, je crois, Subise, et j'entre dans un café. On m'apporte

de la bière et un journal, *le Siècle*. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte.

J'aimais cette pauvre enfant <sup>1</sup> plus que les mots ne peuvent le dire. Vous vous rappelez comme elle était charmante.

C'était la plus douce et la plus gracieuse femme.

O mon Dieu, que vous ai-je fait !

Elle était trop heureuse, elle avait tout, la beauté, l'esprit, la jeunesse, l'amour, ce bonheur complet me faisait trembler. J'acceptais l'éloignement où j'étais d'elle afin qu'il lui manquât quelque chose. Il faut toujours un nuage. Celui-là n'a pas suffi. Dieu ne veut pas qu'on ait le paradis sur la terre. Il l'a reprise.

O mon pauvre ange, dire que je ne la verrai plus !

Pardonnez-moi, je vous écris dans le désespoir. Mais cela me soulage. Vous êtes si bonne,

<sup>1</sup> Madame Vacquerie (Léopoldine Hugo), noyée dans la Seine, à Villequier.

vous avez l'âme si haute, vous me comprendrez, n'est-ce pas ? Moi, je vous aime du fond du cœur et quand je souffre, je vais à vous.

J'arriverai à Paris presque en même temps que cette lettre. Ma pauvre femme et mes pauvres enfants ont bien besoin de moi.

Je mets tous mes respects à vos pieds,

VICTOR H.

Mes amitiés à mon bon Armand. Que Dieu le préserve et qu'il ne souffre jamais ce que je souffre.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
et par Bièvre (Seine-et-Oise).*

16 septembre 1843.

Votre réponse, chère Mademoiselle Louise,

m'est bien douce dans mon accablement. Vous avez toujours eu pour moi les paroles qui encouragent dans le péril et qui consolent dans l'affliction.

Ma femme se joint à moi pour vous remercier du fond du cœur.

Vous avez aimé ce pauvre ange, comme elle vous aimait. Nous penserons toujours à elle, n'est-ce pas? Hélas! je suis bien éprouvé.

Je suis à vos pieds.

V.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

Paris, 30 septembre 1843.

Charles vous répondra, Mademoiselle; mais je veux aussi moi vous écrire. A travers mon accablement, je sens votre bonté et la douceur

profonde de votre âme. Quand je pense à vous, je me sens consolé et raffermi.

Nous allons passer quelques jours à Versailles chez mon frère. Mes pauvres enfants ont besoin de distraction. Ils verront le parc, le château, le musée. Moi je n'ai plus rien à regarder dans ce monde, que le ciel.

Aimez-nous et plaignez-moi.

Ma femme vous embrasse tendrement.

Je me mets à vos pieds.

VICTOR.

---

*Monsieur Armand Bertin,  
11, rue de l'Université.*

18 janvier 1853. — St-Héliér.

Monsieur et ami, les journaux nous apprennent une nouvelle aussi douloureuse qu'inat-

tendue. Cette nouvelle est pour nous une douleur qui s'ajoute aux autres et les renouvelle. Madame Armand était au nombre de ces personnes aimées qui ont rayonné dans notre passé. Quand je songe à mon pauvre ange envolé, et c'est bien souvent, le souvenir de votre père, de votre mère me vient aussitôt, et alors je pense à vous, Monsieur, aux vôtres.

Madame Armand était en particulier bien présente en mon cœur; le sien était si chaleureux, si ouvert à la souffrance d'autrui; après avoir perdu mon enfant, chaque jour elle m'a apporté sa consolation. Lorsque j'étais inquiète de mon mari lors du coup d'État, elle est venue à moi. Ces témoignages d'affection ont fortifié et scellé mon affection pour elle, aussi mon âme, de cette pauvre terre où je suis encore, ira bien souvent vers la sienne.

Je vous parle de moi, Monsieur, quand je devrais ne m'inquiéter que de vous, car si la perte de votre femme m'éprouve à ce point, que devez-vous souffrir !



Je ne vous demande pas de nous donner de vos nouvelles, mais si une de vos filles, quel qu'un des vôtres nous en écrivait, nous en serions touchés et heureux.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments d'ancienne et inaltérable amitié.

ADÈLE-VICTOR HUGO<sup>1</sup>.

Cher Armand, j'ajoute quelques lignes à la lettre de ma femme. Hélas! ce sont là les grandes épreuves. Tant qu'on est ensemble sur cette terre, il n'y a pas de vrais chagrins; les seules douleurs sont les séparations. Nous aimions tous votre chère et charmante femme. Elle va manquer à la fois à toutes nos familles. C'est encore une douce figure de notre passé qui s'en va! Cher ami, tout s'écroule autour de nous.

Gardons du moins la vieille amitié.

VICTOR.

<sup>1</sup> Mme Victor Hugo.

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

21 mars 1854. — Marine-Terrace.

Votre lettre, Mademoiselle, nous a touchés au fond de l'âme. Ces deux hommes qui sont près de moi, et que vous appelez avec tant de bonté vos enfants, l'ont lue et relue, et il leur semblait entendre toutes ces douces voix de l'enfance restées sous les grands arbres des Roches.

L'ancien Charlot et l'ancien Toto se sont mis à parler de « Louise » comme d'une mère pendant que moi, j'en parlais comme d'un esprit. Tout ce beau passé est revenu rayonner au milieu de nous, et il m'a semblé un moment que Marine-Terrace était à quatre lieues de Paris et à deux années de 1830.

Je vous remercie de nous avoir donné en quelques lignes ce charmant éblouissement.

Vous avez été visités tous, ce mois-ci, par le bonheur, par cette aube qu'on appelle le mariage ; vous avez revu, au milieu de vos deuils, de la joie et de jeunes fronts radieux. Soyez assez bonne pour féliciter de notre part les nouveaux mariés <sup>1</sup> qui vont recommencer et refaire une famille autour de vous. Nous aimons dans notre solitude cette fête qui environne nos anciens amis. Les exilés sont bons pour souffrir avec ceux qui souffrent et pour sourire à ceux qui sont heureux. J'envie les Roches toujours vertes et où vous chantez toujours. Ici j'ai le vent, j'ai la mer, mais tout ce grand murmure ne vaut pas pour mon oreille les doux chuchotements du passé !

Serrez pour moi, je vous prie, la main d'Édouard et la main de Janin. Ma femme et mes enfants vous embrassent. Je mets mon dévouement et mon respect à vos pieds.

V. H.

<sup>1</sup> M. et Mme Jules Bapst.

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

17 novembre 1859. — Hauteville-House.

Une lettre de vous, chère Mademoiselle Louise, est toujours pour moi une émotion profonde. A chaque ligne que j'en lis, tout le doux et charmant passé reparaît, les Roches, les fleurs, la musique, votre père, nos enfants, nos jeunesses. Vous avez là-bas quelque chose de mon âme, et de loin, souriant tristement, vous me le montrez.

Le devoir est dur. Il m'a empêché de revenir. J'ai bien fait, mais je souffre. Vous êtes une de mes souffrances.

J'eusse souhaité que ma famille rentrât, sentant bien que le devoir et le sacrifice avaient assez de moi. Elle n'a pas voulu. Mes enfants ont voulu rester avec moi comme j'ai voulu rester avec la liberté. Charlot. Toto, Dédé,

sont devenus des âmes ; de grandes et fières âmes. Ils acceptent la solitude et l'exil avec une sérénité gaie et sévère. Ils vous aiment, vous le grand cœur dont ils semblent avoir pris un rayon.

Je vous remercie d'avoir lu ce livre <sup>1</sup>, et de vous y plaire un peu. Que de belles et douces choses, vers et musique, vous devez faire sous vos arbres, dans votre rêverie profonde ! Quand donc entendrai-je votre voix !

Je vous aime bien.

Je mets à vos pieds, Mademoiselle, tous mes respects les plus tendres.

VICTOR HUGO.

Ma femme et mes enfants vous embrassent. Serrez pour moi, je vous prie, la main de mon excellent et cher Édouard. Je sens quelquefois, en lisant les *Débats*, la chaleur de sa vieille et solide amitié. Et à propos des *Débats*, je suis charmé qu'il y ait attaché Deschanel, un doux

<sup>1</sup> *La Légende des siècles*.

et gracieux esprit, digne du groupe qui est autour de vous.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches,  
près Bièvre, vallée de Jouy (Seine-et-Oise).*

30 octobre 1862. — Hauteville-House.

Chère Mademoiselle Louise, je n'ai trouvé votre lettre qu'à mon retour. Je l'ai lue avec émotion. *Notre-Dame de Paris*, ce fut notre jeunesse : ce livre-ci<sup>1</sup> c'est notre absence. Que de choses, hélas ! dans ces trente années ! Vous qui avez toutes les forces de l'âme, vous en avez gardé toutes les grâces ; moi je ne suis plus rien qu'un songeur couvert des cicatrices de la vie. Mon bonheur, si j'en ai, c'est ma conscience et ma mémoire. Je me souviens. Cette vie en

<sup>1</sup> *Les Misérables*.

arrière me charme, je vous y retrouve, je vous y entends, il me semble que vous me parlez, mes enfants sont petits, ma bien-aimée fille morte est à côté de vous et me sourit, et je revois tous ceux qui nous aimaient et que nous aimions. J'écoute votre chant doux et profond, je recueille les douceurs charmantes de votre esprit, me revoilà aux Roches. Quelle mélancolie et quelle joie !

Oui, pensez toujours un peu à moi qui pense tant à vous.

Je suis heureux, il me semble que vous parlez de ce livre avec votre accent d'autrefois.

Je baise votre main et je vous offre mon plus tendre et mon plus respectueux hommage.

VICTOR HUGO.

---

*Mademoiselle Louise Bertin.*

4 novembre 1865. — Hauteville-House.

Chère Mademoiselle Louise, je trouve en arrivant votre lettre du 2 septembre. Je l'avais pour ainsi dire déjà reçue par intuition, car à Bruxelles, j'avais refusé l'autorisation, à moins qu'on ne me montrât votre consentement écrit à *moi adressé*. Ainsi, tout est bien. Jamais la violation d'aucun souvenir ne viendra de moi.

Les Roches sont une lumière dans ma vie. J'ai la religion de ce doux passé.

Je mets à vos pieds ma fidèle et respectueuse amitié.

VICTOR HUGO.

On vous a dû vous remettre de ma part les  
*Chansons des rues et des bois.*



*Mademoiselle Louise Bertin.*

24 novembre (1866 ou 1867), Hauteville-House.

Chère Mademoiselle Louise, ce que vous me demandez me serait bien doux, mais le devoir est sombre; vous savez, j'ai écrit le vers

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Hélas, où sont les belles années? Que de choses évanouies! Oui, nous causerions de tout, et je suis sûr que je retrouverais toujours votre grand esprit et votre généreux cœur. Hélas! hélas! Phœbus de Chateaupers <sup>1</sup> est sénateur, le *Journal des Débats* m'est devenu ennemi, (hors Janin;) votre admirable père le tournait vers l'avenir, la rédaction actuelle le tourne vers le passé, ce que je déplore, car les moments difficiles approchent.

C'est égal, votre douce lettre m'a fait du

<sup>1</sup> M. de Sacy.

bien. Il m'a semblé entendre l'exquise harmonie d'autrefois, cette musique profonde qui est dans votre âme. Je suis à vous de tout mon dévouement et de tous mes respects.

Amitiés à Édouard.

VICTOR H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin, aux Roches, près  
Bièvre (Seine-et-Oise).*

Hauteville-House, Guernesey. Dimanche, 1<sup>er</sup> juillet 1868.

Votre lettre, chère Mademoiselle Louise, a été pour moi une émotion profonde. Il m'a semblé que je revoyais tout le passé, là, près de moi, vivant, rayonnant; que vous me parliez, que je vous parlais, et que nous étions tous là. Maintenant, quelques jours se sont écoulés, et je vous réponds; mais il me semble

que ma réponse a déjà dû vous arriver, que vous avez dû avoir quelque contre-coup de mes tressaillements, et qu'il y a évidemment dans la nature des communications mystérieuses pour ce que les âmes disent aux âmes. D'ailleurs, vous et moi, nous vivons si près de la mort, et nous avons déjà dans la tombe tant de nous-mêmes que nos pensées doivent se rencontrer et se mêler dans cette ombre. Vous savez évidemment d'avance tout ce que je puis vous écrire; vous sentez ce que je sens, vous souffrez ce que je souffre. Quand je lis vos vers ou quand j'entends votre musique, je me reconnais avec quelque chose de doux qui me manque. Je vous remercie d'aimer un peu ce livre<sup>1</sup> que je vous ai envoyé. J'y suis et vous y êtes, et tout y est, hélas, et votre père et nos enfants<sup>2</sup>, dont les uns sont aujourd'hui des hommes, les autres des anges.

<sup>1</sup> *Les Contemplations.*

<sup>2</sup> *Les Contemplations* à Mlle Louise B...

Pensez quelquefois à moi à *nous*, et laissez-moi mettre mon tendre respect à vos pieds.

V. H.

Ma femme et ma fille vous embrassent, mes fils vous offrent leurs respects. Mes plus tendres amitiés à Édouard.

---

*Madame Édouard Bertin.*

20 mars 1871.

Je pars, Madame, je vais à Bruxelles pour la liquidation de cette jeune communauté. Ce nid si vite brisé <sup>1</sup>.

Vous savez comme j'aime Édouard, comme je vous aime, comme j'aime mademoiselle Louise.

Je vous remercie de votre douce lettre. Mon

<sup>1</sup> Mort de Charles Hugo.

cœur saigne et vous bénit. Vous avez tous été charmants pour son enfance.

Je me mets à vos pieds, Madame, et j'embrasse mon vieil ami Édouard.

V. H.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
15, quai Conti.*

18 septembre 1871.

Altwies, près Mardoff. Luxembourg.

Chère Mademoiselle Louise, voulez-vous être assez bonne pour remettre ce mot à madame Édouard Bertin. Je baise votre main en silence. Vous savez comme j'aimais Édouard, grand talent comme vous, grand cœur comme vous. Sa peinture était sœur de votre musique.

Croyons à la vie supérieure et espérons.

Tendre et profond respect.

V. H.

*Madame Édouard Bertin.*

18 septembre 1871. Altwies, près Mardoff.

Que vous dire, Madame ? Vous perdez un mari, je perds un ami, ma douleur n'a pas la force de consoler la vôtre. Édouard était le vieux et bon camarade de mon esprit. La vie avait fini par séparer nos destinées, non nos cœurs. Je crois à une vie ultérieure et supérieure, nous nous reverrons. Ce grand talent sur la terre est à cette heure un grand esprit dans le ciel.

Je suis triste; il n'y a pas d'autres douleurs que celles-là, perdre ce qu'on aime.

En perdant Édouard, il me semble que je perds quelque chose de moi-même : je songe aux causeries intimes et douces de notre jeunesse ; quel charmant passé évanoui !

Mon fils Victor est absent en ce moment, dès son retour il s'empressera de vous écrire.

Édouard a été pour lui presque un père, et vous, Madame, vous avez été pour lui plus qu'un ange.

Je mets à vos pieds mon tendre et profond respect.

VICTOR HUGO.

---

*Mademoiselle Louise Bertin,  
quai Conti.*

16 janvier 1874.

MADemoisELLE,

Vous avez été bonne pour ces pauvres êtres, et ils vous ont bien aimée. Aujourd'hui, nuit profonde. Tout s'est évanoui <sup>1</sup>.

Recevez l'assurance de mon respect.

VICTOR HUGO.

<sup>1</sup> Mort de François-Victor Hugo

*Mademoiselle Louise Bertin.*

3 mars 1877. Paris.

Mademoiselle, j'ai lu votre beau et charmant livre <sup>1</sup>, et je serais heureux de le tenir de vous. Je ne puis aller chez vous, parce que je ne puis me résigner à rencontrer des ennemis dans cette maison où je ne voyais jadis que des amis, mais mon vieux cœur est toujours le même, et vous savez combien j'aime votre grande âme.

V. H.

---

*Madame Édouard Bertin.*

31 mai 1877.

Chère Madame Édouard, votre noble et douce lettre m'a vivement touché. Je suis allé

<sup>1</sup> *Les Nouvelles Glanes.*



chez vous pour vous dire tout le dévouement de mon vieux cœur. Vous étiez à la campagne ; laissez-moi vous écrire ce que je vous aurais dit : aujourd'hui tous mes souvenirs se condensent en vous<sup>1</sup>, et je revois dans votre âme adorable toutes les âmes que j'ai aimées.

Je mets à vos pieds mes tendres respects.

VICTOR HUGO.

<sup>1</sup> Mort de Mlle Louise Bertin.







**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Échéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

---

--	--	--	--



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

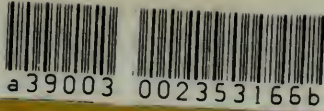
The Library  
University of Ottawa  
Date Due

JUN 23 '80

JUN 23 '80

23 NOV. 1997

OCT 28 1997



CE PG 2294  
A24 1890  
C00 HUGO, VICTOR LETTRES AUX  
ACC# 1223859

